

# **la belle cavalière**

**Barbara Cartland**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# *Barbara Cartland*

## *La belle cavalière*

Prix séduction

**10** FF



Barbara Cartland

# La belle cavalière

## Résumé :

*Elle croyait n'aimer que les chevaux... Pauvre Alita ! Orpheline, recueillie par un oncle et une tante qui la traitent avec mépris, la jeune fille n'a d'autres amis que les magnifiques pur-sang qu'elle dresse elle-même. Jusqu'au jour où un séduisant Américain, Clint Wilbur, passe par là et se porte acquéreur des superbes chevaux. Immédiatement, le duc de Langstone charge sa nièce de négocier la vente. Sous une fausse identité bien sûr ! Se présentant comme simple employée, Alita fait la connaissance du beau Clint et en tombe amoureuse. Mais comment le très riche et séduisant jeune homme pourrait-il remarquer une pauvre employée, vêtue comme une Cendrillon ?*

Le duc pénétra dans la salle à manger. Les deux jeunes filles qui prenaient leur petit déjeuner en compagnie de la duchesse se levèrent aussitôt.

- Bonjour, Hermione! dit-il en posant sur sa fille

Un regard admiratif.

- Bonjour, papa!

Il lança un bref coup d'œil à l'autre jeune fille. - Bonjour, oncle Lionel, fit vivement celle-ci.

En guise de réponse, le duc émit un curieux grognement et prit place en bout de table. Le majordome s'empressa de lui présenter, sur un pupitre en argent, un exemplaire du *Times*. Après avoir rempli sa tasse, un valet de pied posa devant lui un pot de café brûlant tandis qu'un autre lui tendait un plateau gravé aux armes des Langstone.

- Encore des ris de veau!

- Il y a aussi des rognons, monsieur le duc, ainsi que du bacon, des œufs et du pilaf de saumon.

Avec une moue dégoûtée, il se rabattit finalement sur les ris de veau.

- Vous devez être fatigué, Lionel, fit la duchesse d'une voix inquiète. Vous n'étiez jamais rentré si tard!

- Ces chemins de fer vont de mal en pis! J'avais espéré prendre le train précédent, mais j'en ai été empêché.

- Empêché?

- Il s'agit justement d'une chose dont je veux vous entretenir.

Sa voix était lourde de sous-entendus et la duchesse comprit qu'il ne

voulait pas parler devant les domestiques. Lorsque ceux-ci eurent quitté la pièce, trois paires d'yeux intrigués convergèrent vers le bout de la table.

Le duc était bel homme. Il avait même été très séduisant dans sa jeunesse, mais aujourd'hui ses cheveux étaient gris et des rides le vieillissaient. Néanmoins, son air digne et plein d'importance le faisait remarquer partout où il paraissait. La reine Victoria, qui avait un faible pour les hommes de belle prestance, appréciait sa compagnie. Et malgré les nombreux voyages à Londres que cela impliquait, il était très flatté que Sa Majesté réclame sa présence à la cour et sollicite fréquemment son avis.

La duchesse avait traversé les années avec moins de bonheur que son époux, et la jolie jeune fille qu'il avait épousée semblait aujourd'hui quelque peu défraîchie. Ce qui ne changeait rien à son étrange personnalité: elle avait le don de rendre nerveux les gens qui ne la connaissaient pas, et les soirées guindées qui se tenaient au château de Langstone étaient pour eux un véritable supplice.

Quant à lady Hermione Lang, elle était la fierté de son père. Il est vrai qu'avec son teint clair, ses cheveux blond doré et ses yeux d'un bleu délicat elle était fort jolie. On pouvait cependant douter qu'elle eût été aussi adulée si elle était née dans un milieu moins favorisé. Mais elle était la fille d'un duc, et la gloire de son rang lui ajoutait un éclat qui la faisait paraître plus belle qu'elle n'était en réalité.

L'autre jeune fille était bien différente. Nièce du duc, Alita Lang était simplement tolérée sous le toit de son oncle et, chaque fois qu'on recevait un invité, elle était reléguée dans les communs. Si la toilette de lady Hermione était de la dernière élégance, avec son somptueux drapé, celle d'Alita, dépourvue de la moindre fantaisie, avait été coupée par une main manifestement maladroite, dans un tissu d'un brun sévère qui donnait à son teint quelque chose de cireux. Ce qui n'était sans doute pas étranger aux regards dédaigneux que lui jetait son oncle.

Il était de notoriété publique que le duc s'intéressait aux jolies femmes. Son épouse aurait d'ailleurs pu en témoigner. Il arrivait que, séduit par quelque jeune beauté, il la délaissât dans les bals et même dans son propre salon. Alita, pour sa part, était trop habituée à la manière dont la traitaient ses proches pour se formaliser de l'attitude de son oncle. On aurait dit qu'elle était devenue indifférente à son propre aspect, avec ses cheveux négligemment tirés sur la nuque en un chignon désordonné et ses boucles indisciplinées qui échappaient aux épingles.

Son étonnante chevelure cendrée s'harmonisait pourtant à ravir avec ses yeux gris.

- Ce que j'ai à vous dire, déclara le duc de cette voix lente et solennelle qui exaspérait souvent ses interlocuteurs, c'est que Yeovil, l'administrateur de ce pauvre d'Arcy, m'a retenu au club pour discuter de la vente du domaine Marshfield.

- Il est vendu? s'exclama la duchesse. Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?

- Mais c'est ce que je suis en train de faire, mon amie.

- Il y a une semaine à peine, poursuivit-elle d'un ton plaintif, M. Bates m'assurait que la maison était trop grande pour intéresser qui que ce soit. « Les administrateurs espèrent trouver un millionnaire », me disait-il.

- C'est précisément ce qu'ils ont trouvé! observa le duc.

- Un millionnaire?

- Un multimillionnaire, même!

- Oh! Papa, comme c'est excitant! s'exclama Hermione.

- J'ai été présenté au gentleman en question il y a deux jours, au château de Windsor, par l'ambassadeur des Etats-Unis.

- L'ambassadeur? répéta la duchesse.



- L'acheteur du domaine, ma chère, est américain.

Elle semblait manifestement déçue, mais sans lui laisser le temps de parler, le duc poursuivit:

- Je vous assure que Clint Wilbur est un jeune homme fort séduisant. Je l'ai d'ailleurs invité à dîner ce soir.

- Ce soir! s'écria la duchesse. Mais nous n'avons plus le temps d'organiser une réception!

- Il ne s'agit pas de réception. Il m'a semblé qu'il serait agréable à M. Wilbur de faire connaissance ... de la famille, remarqua le duc avec un regard appuyé pour son épouse.

Celle-ci, qui n'était pas sotte, saisit aussitôt sa pensée.

- Mais ... un Américain! protesta-t-elle comme s'il s'était exprimé à voix haute.

- Il fait partie d'une famille respectable et distinguée. Selon l'ambassadeur, les Wilbur sont apparentés aux Vanderbilt et aux Astor.

- Est-il vraiment si riche, papa? demanda Hermione.

- C'est l'un des plus beaux partis d'Amérique, paraît-il. Il possède un nombre astronomique de gisements pétroliers, de lignes de chemins de fer, de compagnies maritimes et Dieu sait quoi encore!

Comprenant le message, la duchesse déclara:

- Nous ferons tout notre possible pour aider M. Wilbur à s'installer. Mais pour quelle raison achète-t-il donc un aussi grand domaine en Angle- terre?

- Ceci m'amène à un autre point, répliqua le duc d'un air satisfait. M. Wilbur, qui va bientôt chasser avec le Quexby, semble intéressé par l'achat de chevaux, notamment de chevaux pour la chasse.

Il se tourna vers sa nièce, comme s'il craignait que son esprit ne vagabonde.

- Tu as entendu, Alita? fit-il d'un ton tranchant.
- Oui, oncle Lionel.
- Alors, tâche de faire en sorte que ces chevaux, auprès desquels tu passes tellement de temps, fassent la meilleure impression sur M. Wilbur.
- Bien, oncle Lionel.
- Je discuterai avec Bates du prix qu'on peut en demander.
- Je sais beaucoup mieux que M. Bates ce qu'on pourrait en obtenir dans une salle des ventes répondit Alita. Il y eut un silence pesant. Le duc semblait lui en vouloir d'être aussi compétente. A contrecœur, il acquiesça:
- Très bien, nous en discuterons ensemble. Ce sera l'occasion de me prouver que tu ne m'as pas fait dépenser en vain de l'argent pour cette écurie. - Je suis certaine que ces chevaux n'ont pas leur pareil, au moins dans la région.
- J'espère que tu as raison!
- Ne vendez pas trop, papa, fit Hermione d'un ton boudeur. Il me faut les meilleurs pour la chasse. Ceux que j'ai montés la saison dernière étaient beaucoup trop sauvages!

Alita jeta un coup d'œil à sa cousine. Celle-ci avait tort de s'obstiner à monter. La plus paisible des bêtes lui faisait peur. Elle était beaucoup plus séduisante lorsqu'elle assistait à ces rencontres de sa voiture. Mais la chasse lui donnait la possibilité de rencontrer des jeunes gens, loin du formalisme guindé qui était la règle au château. Chaque hiver, elle s'obligeait donc, bien que ce fût pour elle une corvée, à traquer le renard avec les gens du monde.

- Combien de chevaux M. Wilbur veut-il acheter? demanda la duchesse.
- Espérons qu'il prendra le tout! Dieu sait que, nous avons besoin d'argent!

La duchesse poussa un soupir.

- J'attendais justement que vous soyez rentré de Windsor pour vous en parler, Lionel.

- Si vous comptez sur moi pour augmenter le budget de la maison ou pour entreprendre quelque nouvelle et inutile décoration dans ce château, vous pouvez vous épargner la discussion! répliqua le duc d'un ton sec.

Comme chaque matin, il ouvrit le *Times* dans un grand bruit de pages froissées et le plia de façon à pouvoir lire en premier lieu l'éditorial.

- C'est facile à dire, protesta son épouse d'une voix larmoyante, mais les rideaux du salon sont élimés et Hermione a besoin de robes pour l'hiver: elle ne peut pas se montrer au bal avec les mêmes toilettes que l'année passée!

Sur ce sujet, sa tante était intarissable. Alita repoussa vivement sa chaise.

- Voulez-vous m'excuser, tante Emily? Après ce qu'oncle Lionel vient de nous dire, j'ai beaucoup de travail en perspective.

- J'irai te rejoindre d'ici une heure, dit le duc.

- Très bien, mon oncle.

- Cette fille ressemble de plus en plus à un épouvantail! observa-t-il quand elle se fut éclipsée, Ne pourriez-vous pas l'arranger un peu?

- Pour quoi faire? Personne ne la voit jamais.

Mais ce dont je voulais vous parler. ..

Elle enfourchait à nouveau son cheval de bataille.

Alita était heureuse d'avoir pu s'échapper. Elle monta l'escalier quatre à quatre et, s'engouffrant dans sa chambre, ôta sa robe pour revêtir sa tenue d'amazone. Celle-ci, bien qu'usée jusqu'à la corde, avait été confectionnée jadis par un couturier en renom et n'avait rien perdu de son élégance.

Sans prendre la peine de jeter un coup d'œil au miroir, Alita enfila ses bottes, ramassa sa cravache et se précipita dans le couloir. Elle emprunta cette fois l'escalier de service qui aboutissait tout près de l'écurie.

C'était une fraîche journée d'automne. Les arbres n'avaient pas perdu leurs feuilles et le jardin était encore fleuri de quelques roses tardives. Mais plongée dans ses réflexions, Alita ne voyait rien. Elle songeait à ces chevaux qu'elle aimait et avec lesquels elle passait tout son temps quand sa tante ne l'obligeait pas à accomplir quelque détestable tâche ménagère.

- Sam! Sam! appela-t-elle.

Un vieux palefrenier apparut.

- Tu sais ce que le duc vient de me dire? fit-elle de cette voix charmante qu'elle n'avait jamais quand elle s'adressait aux membres de sa famille.

- Je n'en sais rien, m'zelle Alita. Mais on dirait que ça vous fait plaisir!

- Le domaine Marshfield vient d'être vendu!

- Ah oui! J'ai appris ça hier soir au *Green Duck*.

Paraît que c'est un Américain qui l'a acheté.

- Il est très riche et le duc veut lui vendre nos chevaux. Si nous en tirons un bon prix, nous pourrions acheter de nouveaux pur-sang et peut-être quelques Juments?

- Espérons, m'zelle Alita, répondit-il, sceptique.

- M. Wilbur va venir d'un jour à l'autre, et nous devons nous arranger pour que les chevaux fassent bonne impression.

Après une pause, elle ajouta:

- Tu crois qu'il s'y connaît? Je sais que les Américains de l'Ouest sont de bons cavaliers, mais d'après ce que dit mon oncle, ce serait plutôt un homme d'affaires new-yorkais.

- Il n'a sans doute jamais vu un cheval de sa vie!

- Et il n'a sans doute pas la moindre idée de leur valeur! répliqua Alita, les yeux brillants. Allons-y, Sam, au travail! Si nous arrivons à l'éblouir, nous allons lui soutirer un bon paquet de dollars!

Sans attendre sa réponse, elle se précipita dans la première stalle.

Les écuries du château de Langstone avaient été construites par l'ancien duc, qui avait gaspillé pour ses chevaux une grande partie de la fortune familiale, au grand regret du duc actuel, qui aurait préféré qu'il misât sur des valeurs plus sûres, des tableaux ou des meubles par exemple. D'un côté, il s'inquiétait en effet de l'héritage qu'il pourrait transmettre à son fils, Gerald, de l'autre, il essayait de sauver les apparences.

Pour l'instant, son fils était aux Indes, et Alita se plaisait à imaginer souvent qu'il en revenait très riche: il remplirait alors les écuries de pur-sang qui défendraient les couleurs de la famille dans les courses les plus réputées.

Mais en l'absence de Gerald, elle était bien la seule à s'intéresser aux chevaux. Lorsque son oncle était de mauvaise humeur, il pleurait chaque sou qu'elle et Sam dépensaient. Ils manquaient de main-d'œuvre et si elle n'avait pas travaillé aussi dur, voire plus dur qu'un palefrenier, ils n'auraient même pas pu maintenir les choses en l'état.

La duchesse exigeait cependant qu'un attelage soit toujours à sa disposition pour l'emmener là où elle désirait, que ce soit à Londres, au Ranelagh ou à Herlingham, et les chevaux devaient attendre pendant des heures la fin de chaque grand bal.

Quant au duc, que ses rhumatismes faisaient désormais trop souffrir pour monter, il avait abandonné la chasse à Hermione et à Alita. Celle-ci ne devait cette générosité qu'à ses talents de dresseuse qui permettaient à son oncle de revendre avantageusement ses chevaux. Elle se tenait parfaitement en selle et déployait, face à un animal difficile, un remarquable savoir-faire. Selon la duchesse, qui jugeait un tel talent regrettable chez une jeune femme, elle eût été mieux

employée à coudre ou à rendre quelque service au château mais le duc conscient de sa valeur, faisait la sourde oreille au; suggestions de son épouse.

- Le duc va venir discuter des prix, Sam.

Il voulait en parler avec M. Bates!

Sam s'esclaffa.

- Pas la peine qu'il perde son temps!

- C'est bien ce que je lui ai dit!

Bates, régisseur du château depuis plus de trente ans, avait depuis longtemps cessé de s'occuper des écuries. Il n'ignorait pas que, dans ce domaine, Alita avait toujours le dernier mot et maintenant qu'il était Vieux et fatigué, il lui était très reconnaissant de l'avoir débarrassé de cette tâche.

- Je suppose que l'Américain va vouloir Double Star, fit Alita comme si elle se parlait à elle-même.

- Ou Red Trump.

- Ce ne sont pas d'aussi bons sauteurs que King Hal. observa-t-elle. Mais après tout, ça va peut-être l'arranger!

Ils éclatèrent d'un rire moqueur à la pensée de ces cavaliers timorés qui cherchent à éviter l'obstacle.

Lorsque le duc arriva, sa nièce était en train de brosser un cheval en sifflotant comme Sam. Il fronça les sourcils: ce n'étaient pas là des manières de jeune lady. Mais comme le lui avait fait remarquer si souvent son épouse, Alita n'entrait pas vraiment dans cette catégorie. Naturellement, ce n'était pas sa faute, et puisqu'elle était utile, son comportement, après tout, n'avait guère d'importance.

Il était là depuis quelques secondes lorsque Alita l'aperçut.

- Oh! Oncle Lionel! Venez voir Double Star: avec un peu de chance, je crois qu'on devrait pouvoir en tirer cinq cents guinées.

- Disons mille, alors.

- Mille?

Le duc sourit:

- M. Wilbur peut se le permettre.

- Naturellement, fit-elle. Mais tout de même ...

Suggeriez-vous, mon oncle, de lui soutirer tout ce que nous pouvons?

- Je ne l'exprimerais pas en ces termes, et je préfère ne pas penser à ce que dirait ta tante si elle t'entendait parler ainsi. Mais, en un mot, la réponse est « oui ».

Alita se mit à rire. Lorsqu'elle était seule avec son oncle, il oubliait souvent son formalisme et ils s'entretenaient tous les deux aussi librement que s'ils avaient été de vieux amis.

- Très bien, oncle Lionel. Je vais faire de mon mieux.

- Tu veux dire que c'est toi qui vas parler à M. Wilbur?

Alita eut un geste éloquent.

- Et qui d'autre pourrait le faire? Vous savez bien que le vieux Sam tournerait indéfiniment autour du pot. Quant à Bates, il est beaucoup trop honnête pour réclamer autre chose que le vrai prix.

- Très bien, c'est donc toi qui vas t'en charger.

- Soyez tranquille, je ne lui dirai pas que je suis votre nièce, promit-elle.

- Tu es et resteras toujours la fille de mon frère, déclara le duc d'un ton grave. Evidemment, il n'y a aucune raison pour que cet homme te pose la moindre question, mais je préférerais que tu te présentes à lui sous un autre nom.

Alita venait de toucher chez lui une corde sensible.

- Merci, oncle Lionel, murmura-t-elle. Je serai donc Mlle Blair, comme

je l'ai déjà été en d'autres occasions.

Et, d'un ton plus léger, elle ajouta:

- Venez, les chevaux vous attendent. Depuis le temps que vous ne les avez pas vus, je suis sûre que vous allez trouver du changement.

Elle n'avait pas menti: le progrès était évident et le duc était obligé de reconnaître qu'il avait eu tort de rechigner à la dépense. Sa nièce affirmait toujours que ce serait une erreur de négliger la pure lignée sur laquelle le défunt duc avait misé sa fortune. Les résultats prouvaient qu'elle avait eu raison.

Bien que les stalles fussent d'une propreté impeccable et les chevaux parfaitement soignés, le duc remarqua que les murs auraient tiré le plus grand profit d'un blanchissage à la chaux.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, Alita déclara:

- Je voulais faire un brin de décoration, mais je n'en ai pas eu le temps.

Le duc lui posa la main sur l'épaule.

- Tu ne pouvais pas mieux faire et je suis content de toi. Si tu parviens en outre à faire une bonne vente, je veillerai à ce que tu aies une robe neuve en récompense.

- Et quand aurai-je l'occasion de la porter?

Il y eut un silence et sa main se fit plus pesante sur l'épaule de sa nièce. « Pourquoi suis-je aussi bête? se demanda-t-elle tandis qu'il s'éloignait en soupirant. Il voulait être gentil. J'aurais dû accepter la robe, je l'aurais portée pour présenter les chevaux. »

Elle sourit à cette idée, non sans une certaine amertume. Mais un instant plus tard, elle riait et plaisantait avec Sam tout en donnant ses instructions aux trois malheureux lads qui représentaient toute l'aide qu'ils pouvaient s'offrir.



Clint Wilbur chevauchait Parkland, le pur-sang qu'il venait d'acquérir, admirant au passage les vieux chênes qui ombrageaient son domaine et les cerfs qui décampaient à son approche.

Il devait dîner chez le duc de Langstone, dont le domaine jouxtait le sien. Comme il lui avait vanté son écurie, Clint Wilbur songea qu'il ferait bien d'aller y jeter un coup d'œil pour pouvoir en discuter avec lui avant d'envisager un éventuel achat.

Il découvrait avec surprise que les Anglais, fidèles à leur réputation de boutiquiers, étaient prêts à conclure un marché à toute heure du jour ou de la nuit. On aurait dit que sa fortune les attirait comme le miel attire les abeilles. Que ce soit dans les clubs de Saint James Street où les notables du pays. J'avais introduit, ou dans les salons des maîtresses de maison les plus en vue, il se trouvait toujours un vendeur dans son sillage.

Aussi intelligent que perspicace, Clint Wilbur détestait qu'on le prenne pour un pigeon et avait bien l'intention de ne pas le devenir. L'étincelle qu'il avait remarquée dans le regard du duc lorsqu'il lui avait parlé de ses chevaux lui laissait prévoir qu'après le dîner, quand le porto aurait fait le tour de la table, le sujet viendrait sur le tapis. « Je vais jeter un coup d'œil à son écurie, se dit-il, et si ses animaux ne me conviennent pas, je lui dirai que j'ai déjà tout ce qu'il me faut. »

Il n'eut aucune peine à repérer le château, construit sur une hauteur et dont le donjon, surmonté des couleurs du duc, était visible en différents points du domaine Marshfield. Les corbeaux s'envolaient sur son passage.

Peu après avoir pénétré sur les terres des Langstone, il déboucha sur ce qui n'était rien moins qu'un champ de courses.

Aidée de quelques villageois, Alita avait passé un temps considérable à reconstruire le parcours initial.

L'hippodrome était immense, le défunt duc ne faisant rien à moitié, et comme il dépensait l'argent sans compter dès qu'il s'agissait de ses chevaux, il l'avait fait concevoir par les plus grands experts.

Admiratif, Clint Wilbur arrêta son cheval. Il se demandait s'il abuserait de la générosité de son voisin en essayant quelques obstacles lorsqu'il aperçut un autre cavalier.

A distance, il ne vit pas tout de suite qu'il s'agissait en fait d'une cavalière. Elle prenait les obstacles très haut dans un style qui tenait du prodige. Comme elle se rapprochait, il remarqua qu'elle encourageait sa monture et, tout en lui parlant, l'amenait devant l'obstacle avec une remarquable maîtrise. La haie située à la droite de Clint Wilbur était très haute et immédiatement suivie d'un fossé. Le cheval, un jeune animal, refusa de sauter. La jeune femme se pencha pour lui flatter l'encolure puis, effectuant un demi-tour, l'amena à nouveau devant l'obstacle. Cette fois, elle souleva littéralement son cheval qui franchit la haie sans effleurer une brindille. Elle le caressa aussitôt et le félicita.

- Bravo! Je suis fier de toi! Et maintenant, si tu veux bien, nous allons recommencer!

Avant qu'elle ait eu le temps de mettre son projet à exécution, Clint Wilbur l'avait rejointe. La jeune fille portait une vieille casquette de jockey posée bas sur son front et le col de sa chemise blanche était déboutonné. Etonnée, elle le regarda.

- Bonjour! lança-t-il. Puis-je me permettre de vous exprimer mon admiration pour la manière dont vous montez?

- Merci, répondit Alita.

Elle comprit aussitôt qu'il devait s'agir de leur nouveau voisin. Il ne ressemblait à personne qu'elle n'ait jamais connu. Grand, beau, athlétique, il avait les yeux d'un bleu vif que son teint hâlé mettait encore en valeur et parlait avec un léger accent. Mais ce qui la stupéfiait surtout, c'était la façon qu'il avait de se tenir en selle, qui le rangeait incontestablement au nombre des cavaliers de grande classe.

Amusé par son examen attentif, Clint Wilbur demanda:

- Me permettez-vous d'essayer à mon tour, afin de voir si je peux

passer ces obstacles aussi brillamment que vous?

Alita ne le regarda pas, lui, mais son cheval.

- Puis-je vous suggérer de monter l'un des nôtres? fit-elle enfin. Ils connaissent parfaitement le parcours et il y en a trois qui attendent là-bas.

Il accepta sa proposition sans commentaire et ils trottèrent côte à côte jusqu'à l'autre bout du champ de courses.

- Savez-vous qui je suis? demanda-t-il au bout d'un moment.

- Je présume que vous êtes le nouveau propriétaire de Marshfield.

- Clint Wilbur, pour vous servir. Et vous, qui êtes-vous?

- Je m'appelle Alita ... Blair.

- Vous travaillez pour le duc?

- Oui, j'entraîne ses chevaux. Vous verrez, ils sont exceptionnels.

- Et tous à vendre, bien entendu! répliqua-t-il avec une ironie qui n'échappa pas à Alita.

- On vous a déjà fait beaucoup d'offres?

- Assez pour remplir cent fois le *Mayflower*! Elle se mit à rire.

- Eh bien, avant de prendre une décision, venez jeter un coup d'œil aux écuries Langstone. Je vous promets que cela en vaut la peine.

- Je suis tout prêt à vous croire. Vous êtes une merveilleuse cavalière, mademoiselle Blair.

- Je vous remercie, et si je peux me le permettre, j'aimerais vous retourner le compliment.

Sans aucun doute, un cavalier de cette trempe méritait une monture exceptionnelle. On aurait dit qu'il ne faisait qu'un avec son cheval, et elle était prête à parier que c'était en selle qu'il se sentait le plus à son aise.

- Vous ne me posez pas la question qui vous préoccupe?

Elle lui jeta un regard surpris.

- Quelle question?

- D'où je viens ... Eh bien, voilà: je suis originaire du Texas.

- Bien sûr! s'exclama-t-elle. J'aurais dû m'en douter : c'est au Texas que l'on trouve les meilleurs chevaux et les meilleurs cavaliers du monde!

- Je vois qu'on vous apprend quand même autre chose, dans ce pays, que l'étiquette et les différences de classe!

- Oui, et notamment à élever des bêtes de qualité, rétorqua Alita. Je suis sûre que vous saurez l'apprécier.

Ils avaient rejoint les chevaux à présent, et les lads qui leur tenaient la bride dévisagèrent Wilbur avec une curiosité non dissimulée.

- Voici Double Star, déclara Alita en sautant prestement à terre pour caresser l'encolure du cheval. Mais je voudrais que vous essayiez d'abord King Hal. C'est notre meilleur sauteur.

Il monta en selle et s'élança. A sa manière de mener sa monture, elle comprit tout de suite qu'il saurait en tirer le meilleur parti. Clint Wilbur passa tous les obstacles sans faute et lorsqu'il revint, le sourire aux lèvres, ses yeux semblaient encore plus bleus.

- Qu'en pensez-vous?

- Je veux d'abord éprouver les autres avant d'épuiser tous les qualificatifs dithyrambiques sur celui-ci!

Elle se mit à rire. Il enfourcha Red Trump et s'élança de nouveau.

En chevauchant vers le château de Langstone, Clint Wilbur songeait que cette soirée ne serait peut-être pas aussi ennuyeuse que tant d'autres réceptions anglaises. Il aurait au moins avec le duc un agréable sujet de conversation. Ses chevaux étaient réellement remarquables et il comptait bien les acheter, si le prix était raisonnable. Il se félicita d'avoir eu la présence d'esprit d'aller les voir

à l'avance. La semaine précédente, un membre du Jockey Club l'avait amené à Epsom pour visiter ses écuries, espérant lui vendre ses chevaux à des tarifs que même le plus grand des imbéciles aurait jugés astronomiques. Les animaux s'étaient de plus révélés décevants et il n'en aurait voulu à aucun prix. De cet homme, qui lui avait offert en pure perte un coûteux déjeuner, il s'était fait un ennemi mortel...

C'était le type d'expérience qu'il trouvait détestable. Mais il avait compris depuis longtemps qu'il était la proie rêvée des escrocs et des charlatans de tout poil. S'il avait acheté le domaine Marshfield, c'était non seulement parce qu'il lui avait plu et que la région avait la réputation d'être particulièrement giboyeuse, mais aussi parce que c'était une bonne affaire. Comparé aux offres qu'on lui avait déjà faites, le prix en était justifié. Cette fois au moins, il ne s'était pas fait rouler. Bien qu'il ait toujours eu de l'argent, il était parfaitement lucide. Conscient du pouvoir qu'il en retirait, il n'oubliait pas ce qu'on lui avait dit un jour: « Vous voyez la vie à travers un miroir déformant. Les gens ne se comporteront jamais avec vous comme avec le commun des mortels. »

Et c'était vrai. Il avait découvert avec le temps combien on pouvait se montrer hypocrite envers lui. Cela ne l'avait rendu ni cynique ni amer, mais simplement prudent, et peut-être un peu trop méfiant. En recevant l'invitation empressée du duc de Langstone, il avait deviné aussitôt que celui-ci avait, soit une fille à caser, soit quelque chose à vendre. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir que le duc possédait une écurie de courses tout à fait digne d'intérêt et il se demanda, alors qu'on l'introduisait dans le salon, si une jeune fille en âge de se marier allait apparaître aussi.

Lorsque le duc, une note de fierté dans la voix lui présenta Hermione, il comprit aussitôt ce que cela impliquait.

Alita était déjà sur le champ de courses lorsque Clint Wilbur arriva. Elle montait cette fois un cheval gris, qui semblait presque trop petit et trop gracieux pour ces hautes barrières. Il les sautait pourtant sans difficulté, et lorsque Alita se trouva à sa hauteur, Clint Wilbur remarqua qu'elle souriait sous sa vieille casquette.

- Vous êtes bien matinal! fit-elle d'un ton accusateur.
- Vous ne m'attendiez pas?
- Pas si tôt, étant donné que vous aviez un dîner hier soir.

Elle regretta aussitôt son étourderie: les gens qui travaillaient aux écuries n'étaient pas censés savoir ce qui se passait au château.

Mais Clint Wilbur ne parut pas s'en étonner.

- J'avais envie de jeter un dernier coup d'œil aux chevaux avant l'inspection officielle, répondit-il simplement.
- Le duc doit venir?
- A 11 h 30. Et je veux savoir de quoi je parle avant de commencer à marchander.
- Parce que c'est votre intention?
- Les vendeurs sont souvent trop gourmands!

Alita songea que son oncle serait déçu, mais elle resta silencieuse.

- Votre cheval est admirable, observa-t-il au bout d'un moment.

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux d'Alita, mais elle se contenta de répondre:

- Flamingo n'est pas à vendre.

Sentant bien qu'il devait y avoir un motif à sa soudaine brusquerie, il demanda:

- Pourquoi donc? Le duc m'a laissé entendre que tout ce qui se trouve dans ses écuries est à ma disposition.
- Flamingo m'appartient en propre. Il haussa les sourcils.
- Il sera pourtant là avec les autres quand je reviendrai tout à l'heure.
- Pas si je peux l'éviter!

Curieux de comprendre la raison de son trouble, il insista.

- Vous allez me rendre soupçonneux. Est-ce qu'on me destinerait la marchandise inférieure, réservant la crème à quelqu'un d'autre?
- Non! Non! Ce n'est pas ça! se récria Alita. Mais Flamingo est à moi. Je l'ai depuis qu'il est né ... Il n'est pas comme les autres.
- Comment cela?

Leurs regards se croisèrent.

- Si je vous montre ce dont il est capable, est-ce que vous comprendrez?
- Je vous promets d'essayer.

Alita hésita, comme si elle se demandait s'il était digne ou non de confiance.

- Je dois absolument vous convaincre, fit-elle enfin.

Elle se pencha et caressa sa monture. Clint Wilbur maintint son cheval tandis que Flamingo décrivait un grand cercle, avançant d'un pas égal. Sur un ordre, il se mit à trotter et se dressa sur ses postérieurs, avança de quelques pas et refit les mêmes gestes. Alita se mit à fredonner; il valsait maintenant au son de sa voix. Il marcha ensuite à reculons jusqu'au centre du cercle et de nouveau se cabra, les antérieurs battant l'air. Puis, le genou gauche à terre et le pied droit tendu devant lui, il salua Clint Wilbur par trois fois.

La représentation terminée, Alita ramena Flamingo auprès de l'Américain.

- Magnifique! s'exclama-t-il.

- Il est capable de bien d'autres choses encore!

- Il a surtout un professeur remarquable!

- Flamingo était âgé de quelques mois quand j'ai commencé à m'en occuper, expliqua Alita. Maintenant, il me suivrait n'importe où. Il vient quand je l'appelle, où qu'il se trouve; il pourrait sauter un obstacle de cinq barres si je le lui demandais.

- C'est vraiment impressionnant!

- Je ne peux pas me séparer de lui. Il est tout ce que j'ai ... C'est le seul être au monde qui ... qui m'aime, dit-elle avec un sanglot dans la voix.

Comme Clint Wilbur ne réagissait pas, elle ajouta:

- Je vous en prie ... Ne demandez pas à le voir tout à l'heure. Je l'ai amené parce qu'il avait besoin d'exercice ... Je pensais que vous arriveriez plus tard.

Il n'était que 6 heures et l'herbe était encore couverte de rosée matinale.

- Le duc ignore que j'ai déjà visité ses écuries.

- J'en suis très heureuse.

- J'avais le sentiment que c'était ce que vous souhaitiez. D'ailleurs, Je craignais qu'il ne m'en veuille d'avoir pénétré sur ses terres sans son autorisation.

-Il ne sera sûrement pas content s'il apprenait que je vous ai montré ses chevaux!

En fait, son oncle et sa tante seraient furieux s'ils découvraient qu'elle avait déjà rencontré leur nouveau voisin.



- Il est facile de commettre un impair dans ce pays: avec un protocole aussi compliqué! Comme dit l'un de mes compatriotes, il suffit d'ouvrir la bouche pour mettre les pieds dans le plat!

Comme il l'espérait, Alita se mit à rire et il poursuivit, pour la rassurer:

- Mon éducation cosmopolite m'aidera, je l'espère, à me conduire avec tact.

- Vous êtes déjà venu en Europe?

- Souvent, mais rarement en Angleterre. C'est pourquoi l'idée de devenir un propriétaire terrien anglais me paraît assez drôle.

- Le domaine Marshfield est magnifique!

- Vous le connaissez bien?

- J'ai vu les écuries. Elles sont moins claires moins aérées que les nôtres, mais si vous y consacrez un peu d'argent, vous pouvez les améliorer considérablement.

- Pour cela, j'aurai besoin de vos conseils.

Alita lui jeta un rapide coup d'œil pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle.

- C'est une proposition, précisa-t-il aussitôt. Je vois que vous êtes très compétente en matière de chevaux. Au Texas, ils vivent en quasi-liberté, et je suis plutôt dérouté devant les problèmes qui se posent ici.

- J'aimerais tant savoir comment on les entraîne chez vous! J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver sur les méthodes employées un peu partout dans le monde, mais tous ces livres ne m'ont pas appris grand-chose.

- J'essaierai de vous en trouver un bon. Vous lisez beaucoup?

- Tout le temps. C'est la seule façon pour moi de ...

Elle s'interrompt soudain. Elle avait failli dire « de rester en contact

avec le monde » mais c'eût été imprudent.

Clint Wilbur ne lui demanda heureusement pas d'achever sa phrase: ils venaient de rejoindre les autres chevaux.

- J'aimerais courir contre vous, déclara-t-il. Puis- je choisir moi-même ma monture afin de ne pas être désavantagé?

- M'accuseriez-vous de ne pas avoir l'esprit sportif ? -Mais, naturellement, vous êtes libre de choisir celui que vous voudrez.

Sa manière d'inspecter les chevaux lui plut. Rien ne paraissait lui échapper, pas plus leurs qualités que leurs défauts.

- Je vais monter Rajah, déclara-t-il enfin. Et vous ?

Je vous avoue que Je me sens quand même en état d'infériorité.

- Vous avez tort. Moi, je crois que je vais prendre Wild West. Il est très jeune mais je fonde de grands espoirs sur lui.

Alita demanda au garçon d'écurie de transférer la selle de Parkland sur Rajah. Wild West était déjà prêt. Elle se contenta de resserrer la sangle et l'enfourcha avec une grâce aérienne.

- Si on fait deux fois le tour du champ de courses, cela équivaut à peu près au parcours de Cheltenham.

- Allons-y pour deux tours! Comment allons-nous donner le départ?

Il lui laissait délibérément prendre la direction des opérations: étant un homme, il considérait sans doute qu'il ne pouvait que gagner et, généreusement, il lui donnait sa chance.

Enfonçant sa casquette sur son front, Alita s'adressa au garçon d'écurie.

- Ned, tu vas compter lentement jusqu'à trois, et ensuite tu diras « partez! » Tu as compris?

- Oui, m'zelle Alita.

Elle partit un peu plus vite que Clint Wilbur. Elle était en tête quand

ils atteignirent la première haie, que Wild West aborda superbement, avec une foulée d'avance sur Rajah. Si l'Américain montait admirablement, Alita avait sur lui l'avantage d'être plus légère. Les chevaux étaient sensiblement de force égale mais Wild West, voulant donner tout ce qu'il pouvait dès le début de la course, lui aurait déboîté l'épaule si elle ne l'avait maintenu fortement! Elle avait décidé de l'endroit précis où elle placerait son sprint final. Pourtant, lorsqu'ils abordèrent la dernière haie, Rajah, guidé par le talent exceptionnel de son cavalier, précédait son adversaire d'une demi-longueur. Wild West effectua sa pointe de vitesse au dernier moment, mais Rajah passa quand même avec une encolure d'avance devant les lads ébahis.

Ils revinrent tous les deux en trottant vers le centre du champ.

- Vous avez gagné! dit Alita lorsqu'elle eut retrouvé son souffle.

- C'est la plus belle course à laquelle j'aie jamais participé! Je vous remercie, mademoiselle Blair. Il y a des années que je n'avais pas pris autant de plaisir à quelque chose!

- C'était follement amusant! reconnut-elle. Même si, Sam et moi, nous montons parfois ensemble pour habituer les chevaux aux compétitions, c'est la première fois que je fais une vraie course.

- Qui est Sam?

- Le palefrenier du duc. Vous le verrez tout à l'heure. Il est admirable avec les chevaux.

- Tout comme vous.

- Je suis si heureuse de les avoir!

- Et qu'est-ce qui va se passer si je vous les enlève?

- Il me restera les juments et les poulains.

Elle lui expliqua que le défunt duc avait dépensé une fortune pour élever ces pur-sang et qu'elle espérait qu'une partie de l'argent de la vente serait consacrée à en racheter d'autres.

- Cela ne vous ennuie pas de vous séparer de ceux que vous avez si bien dressés?

- C'est un peu comme la perte d'un ami très proche, répondit-elle simplement. Mais je garderai Flamingo.

Il comprit, au regard inquiet qu'elle glissait vers l'animal, que ses craintes ne l'avaient pas abandonnée.

- Comment le duc pourrait-il le vendre sans votre accord, s'il vous appartient?

Alita inspira profondément, essayant de trouver une réponse plausible.

- Le duc a bien voulu m'autoriser à garder Flamingo dans son écurie, mais si un acheteur lui faisait une offre intéressante, il verrait certainement d'un mauvais œil que je m'y oppose.

L'explication n'était guère convaincante. Clint Wilbur l'accepta pourtant sans commentaire.

- Je dois rentrer maintenant, fit-il en mettant pied à terre. J'ai encore quelques personnes à voir avant mon rendez-vous avec le duc.

Les lads étaient en train de seller Parkland.

Baissant la voix de façon à ce qu'ils ne puissent l'entendre, Alita demanda:

- Vous n'oublierez pas que vous ne m'avez jamais vue?

- J'ai une excellente mémoire, répondit-il. Mais comme j'espère avoir le plaisir de vous défier encore à la course, je vous promets que mes lèvres resteront scellées.

- Merci, dit-elle en souriant.

Et, sans attendre, elle sauta en selle et s'éloigna.

Alita rentra au château où elle troqua son costume d'amazone contre la première robe qui lui tomba sous la main. Elle pensait à la course

qu'elle venait de faire et qui était bien ce qui lui était arrivé de plus exaltant dans toute son existence. Elle passait le plus clair de son temps à travailler aux écuries, avec Sam pour seul interlocuteur, et elle n'aurait jamais rêvé pouvoir parler un jour chevaux avec quelqu'un d'aussi compétent que Clint Wilbur. Elle avait toujours regretté de ne pas pouvoir s'entretenir avec certains invités du duc, en particulier ceux qui venaient de l'étranger. Heureusement, la bibliothèque du château était fort bien fournie et les livres qu'elle y avait lus remplaçaient les voyages qu'elle n'avait pas faits. Elle avait appris à connaître ainsi les us et coutumes de peuples qu'elle n'aurait sans doute jamais l'occasion de découvrir.

Elle était fascinée par l'Amérique. Le développement récent d'un aussi vaste continent formait un tel contraste avec les traditions du Vieux Monde! L'idée que ses habitants se considéraient non seulement comme libres mais comme égaux entre eux lui plaisait particulièrement. D'ailleurs, l'aisance de ses rapports avec Clint Wilbur aurait été impensable avec les admirateurs d'Hermione, qui auraient traité l'employée d'écurie qu'elle était avec une politesse pleine de condescendance.

Elle sourit, songeant que Clint Wilbur, lui, risquait cette fois d'être l'objet de cette condescendance. Il était pourtant aussi charmant qu'intelligent, mais aux yeux de la duchesse, un Américain ne pouvait pas se trouver sur un pied d'égalité avec l'aristocratie anglaise.

L'argent saurait cependant faire oublier les faiblesses de son arbre généalogique et le duc accueillerait Wilbur à bras ouverts s'il manifestait le désir d'être son gendre.

Que le duc eût du mal à joindre les deux bouts pouvait paraître invraisemblable alors qu'il vivait dans un immense château, entouré de centaines d'hectares de terres et jouissant d'une très haute position sociale. C'était pourtant le cas, et Alita n'ignorait rien des économies de bouts de chandelles, des gages misérables payés aux serviteurs et des continuelles disputes auxquelles donnaient lieu les dépenses domestiques. Hermione elle-même devait se passer de bien des choses

et ses robes étaient retaillées, rebrodées des dizaines de fois avant d'échouer finalement dans la garde-robe d'Alita. La valeur de cet héritage était d'ailleurs douteuse, dans la mesure où Hermione était beaucoup plus ronde que sa cousine.

Alita était fine, élancée, et le dur travail qu'elle faisait l'empêchait d'avoir une once de graisse superflue. Mais malgré son corps de déesse, elle semblait disgracieuse et négligée dès qu'elle avait revêtu les robes mises au rebut par sa cousine et transformées maladroitement par la couturière du village. De plus, la duchesse étant avare et détestant sa nièce, faisait découdre avant de les lui donner les galons et dentelles qui pouvaient encore servir. L'austère robe brune qu'Alita portait aujourd'hui aurait été plus seyante avec la ravissante dentelle écrue qui jadis en gommait toute la sévérité.

En règle générale, Hermione préférait les toilettes aux couleurs vives, roses ou bleues, qui n'allaient pas du tout à Alita. Celle-ci les laissait d'ailleurs dans l'armoire. De toute manière, elle savait bien que les chevaux se souciaient fort peu de son aspect. Ils l'aimaient pour la douceur de sa voix, pour l'amour qu'elle leur prodiguait et pour ce don magique qui lui permettait de venir à bout de l'animal le plus sauvage.

Alita piqua distraitement quelques épingles dans son chignon - ce qui ne changea rien au désordre de sa coiffure - et descendit prendre le petit déjeuner.

Quand il y avait des invités au château, elle emportait un plateau dans sa chambre, ou dans une petite pièce utilisée autrefois par la gouvernante. Mais, le plus souvent, elle ne se donnait même pas cette peine: elle picorait dans les plats en aidant Mme Henderson, la vieille cuisinière, laquelle se plaignait inlassablement de l'inefficacité des jeunes villageoises composant désormais tout son personnel.

En grignotant quelques restes, Alita tournait une sauce ou remuait une salade, tandis que Mme Henderson lui parlait du bon vieux temps, alors que son grand-père était encore vivant et qu'il y avait au château toute une armée de serviteurs.

- Trente domestiques, m'zelle Alita! Pensez donc!

Et toutes ces dames qui amenaient leur soubrette! Et les messieurs avec leurs valets, leurs chevaux, leurs palefreniers!

- Et naturellement, il y avait des réceptions tous les soirs! soufflait Alita qui avait entendu l'histoire une centaine de fois.

- Jamais moins de cinquante couverts! Et un bal le samedi, avec un dîner et un souper!



- Vous deviez en avoir, du travail!

- Pensez-vous! Beaucoup moins qu'aujourd'hui!

J'avais trois assistantes qui ne mesuraient pas leur peine et autant de filles de cuisine que j'en voulais. Ah! Si vous aviez vu les thés qu'on servait quand ces messieurs rentraient de la chasse!

- Vous me mettez l'eau à la bouche!

- Et bien sûr, jamais moins de douze plats pour le dîner, poursuivait la vieille cuisinière. Les dames avec leurs diadèmes et M. le duc portant J'insigne de l'ordre de la Jarretière. Ah! c'était le bon temps!

Mme Henderson s'interrompait alors pour réprimander l'une de ses aides qui avait oublié de tourner la broche ou laissé brûler un toast.

- C'est quand même quelque chose! Je ne peux pas les quitter des yeux! disait-elle d'un air dégoûté.

Pour Alita, il était tout aussi fascinant de s'asseoir à l'office en écoutant Barnes, le vieux majordome, qui avait été valet de pied à l'époque de son grand-père. Il lui parlait de la table des Langstone couverte d'argenterie, de la coupe d'or qui trônait en son centre et

qui avait été vendue depuis ainsi qu'un certain nombre d'autres trésors. Au fil des ans, les objets de valeur désertaient le château et aux yeux d'Alita, c'était comme la caverne d'Ali Baba, dévalisée petit à petit par des voleurs.

Son oncle se débattait pour préserver le patrimoine qu'il transmettrait à Gerald. Mais à moins que celui-ci ne rentrât des Indes aussi riche que Crésus, il ne restait qu'Hermione pour sauver la situation. Un mariage avec Clint Wilbur résoudrait évidemment tous ces problèmes. Alita se demanda ce que sa cousine pensait de leur invité de la veille.

Dans la salle à manger, elle ne trouva que sa tante.

- Tu es encore en retard, Alita! s'exclama celle-ci en guise de salut.
- Je suis navrée, tante Emily. Je me suis occupée des chevaux et je suis allée me changer.
- C'est la moindre des choses! rétorqua la duchesse. Tu n'imagines quand même pas que je vais t'accepter à table avec tes bottes!

Alita prit place et se servit du premier plat qu'on lui présentait.

Hermione arriva, très élégante dans une robe bleu ciel ornée de broderie anglaise.

- Bonjour, ma chérie! fit la duchesse d'un ton très différent de celui qu'elle réservait à sa nièce. - Bonjour, maman! Bonjour, Alita! Papa n'est pas là?
- Me voici, répondit le duc en apparaissant à son tour. Et je viens de recevoir quelque chose qui va vous intéresser, ta mère et toi!
- Qu'est-ce que c'est? fit la duchesse.
- Une invitation au château de Windsor.

Hermione poussa un petit cri. - Oh! Papa!

- Sa Majesté donne une soirée intime et un bal pour les jeunes mariés. J'avoue que je suis extrêmement flatté que nous figurions parmi les invités.



La princesse Béatrice, fille préférée de la reine, venait d'épouser le prince Henry de Battenburg, et seuls devaient participer à la fête les parents et amis de la reine.

- C'est un grand honneur, Lionel, acquiesça la duchesse. Ce sera l'occasion pour Hermione de se faire de nouveaux amis.

- J'ai toujours rêvé d'aller à Windsor, fit Hermione.

Mais il va me falloir des robes!

- Naturellement! Ton père ne pense quand même pas que tu vas apparaître, dans une telle occasion, vêtue comme Cendrillon!

- Ma foi, observa le duc, la somme qui vous sera allouée dépend entièrement d'Alita.

- D'Alita? répéta la duchesse, stupéfaite.

- Clint Wilbur va venir choisir des chevaux tout à l'heure.

- Et Alita sera présente?

- C'est absolument nécessaire. Elle en connaît

plus long que quiconque dans ce domaine. Si vous voulez acheter des robes, il vaut mieux compter sur elle que sur Bates, qui n'est plus au courant de rien, ou sur Sam, qui n'entend rien à l'argent.

- En ce cas ... Mais à condition que M. Wilbur ne sache pas qu'elle est notre nièce!

- Non! Bien sûr que non! répondit le duc, gêné.

Il toussa pour rappeler à sa femme la présence des domestiques et, pour faire oublier cette indiscretion, il ajouta d'une voix faussement enjouée:

- Eh bien, Hermione, que penses-tu de notre nouveau voisin?

- Il est fort plaisant, mais d'un abord plutôt difficile.

- Vraiment? Je l'ai trouvé au contraire très aimable.

- Il ne m'a pas fait le moindre compliment, fit Hermione avec une petite moue boudeuse.

- C'eût été extrêmement déplacé, intervint la duchesse. Nous n'avons pas affaire à un Latin, mais à un gentleman de langue anglaise!

- Bien entendu, renchérit le duc avant que sa fille ait pu répondre. D'autre part, c'est un beau parti, un très beau parti ... J'ai toujours pensé que nos deux domaines gagneraient à être réunis.

Autrement dit, traduisit Alita, il espère que Clint Wilbur l'aidera à financer l'entretien de sa propriété en épousant sa fille ...

Elle attendit que le duc et la duchesse aient quitté la table pour demander à Hermione:

- Je suis curieuse de savoir ce que tu penses de M. Wilbur.

- Ne le dis surtout pas à papa et maman, mais je suis plutôt déçue!

- Vraiment?

- C'est vrai qu'il est beau. Mais pour un Américain, il est bien sûr de lui! D'ailleurs, je n'ai pas l'impression de l'avoir tellement ébloui...

- Tu dois te tromper!

- On voit que tu n'étais pas là! Oh, Alita, fit-elle en soupirant, si seulement William Swindley avait la fortune de M. Wilbur!

- Tu es amoureuse de lui?

- Je ne devrais pas. Il n'a pas un sou et son vieux manoir est encore plus délabré que notre château !

- Et lui? Il t'aime?

- Il me le dit et me demande en mariage chaque fois que je le vois. Il m'écrit aussi presque tous les jours.

Alita ouvrit de grands yeux.

- Comment t'es-tu débrouillée pour que tante

Emily ne s'en aperçoit pas?

Hermione eut un léger sourire.

- C'est Barnes qui trie le courrier.

Alita se mit à rire. Le vieux Barnes adorait Hermione. Il lui gardait toujours les plus belles pêches et les raisins les plus mûrs. Enfant, Alita était même jalouse de le voir dérober des confiseries qu'il donnait à sa cousine les lendemains de réceptions.

- Oncle Lionel verrait-il un inconvénient à ce que tu épouses lord Swindley?

- Il est décidé à me trouver un riche époux, et je dois dire que je l'approuve. Je ne supporterais pas de continuer à compter chaque sou ... Je n'en peux plus d'entendre maman répéter du matin au soir que nous sommes pauvres! ajouta-t-elle en soupirant.

Alita compatissait. Pourtant, sa cousine serait-elle heureuse avec Clint Wilbur? En tout cas, elle ne partageait certainement pas sa passion pour les chevaux.

Hermione alla s'admirer dans le miroir doré accroché au mur. Le cadre, qui datait de Charles II, était sculpté de cœurs, de rubans et des inévitables chérubins tenant la couronne.

- Tu as déjà été amoureuse, Hermione?

- Je l'ai cru une ou deux fois. Mais quand j'ai découvert qu'il s'agissait de gentlemen sans fortune, j'ai été guérie sur-le-champ.

- Est-ce si important, quand on aime vraiment?

- C'est important pour moi, fit Hermione d'un ton sec. Mais pourquoi est-ce que je n'attire pas les hommes riches? ajouta-t-elle en s'observant dans le miroir. L'été dernier, à Londres, papa m'a poussée avec une insistance presque embarrassante vers lord Sudbridge. Finalement, celui-ci m'a avoué qu'il était secrètement fiancé à une jeune fille qu'il aimait depuis des années. Papa était furieux!

- Il me semble que tu devrais t'occuper de ton bonheur avant tout. Ce n'est pas oncle Lionel qui devra supporter l'époux qu'il t'aura choisi.

- Avec de l'argent, je serais heureuse, répliqua Hermione. J'aurais des robes, des bijoux, je pourrais aller tous les soirs au bal... Après tout, je crois que M. Wilbur conviendrait parfaitement, même s'il est américain. Il est plus riche que quiconque en Angle- terre.

- Il vient du Texas.

- Comment le sais-tu?

Alita se mordit la lèvre.

- Oncle Lionel a dû me le dire. En tout cas, je le sais. Et le Texas n'est pas vraiment un endroit que tu qualifierais de civilisé.

- M. Wilbur a des maisons partout. Je pourrai toujours rester à New York, ou ailleurs, quand il se rendra au Texas. En attendant, Alita, je compte sur toi pour lui soutirer autant d'argent que tu pourras!

- Je ferai l'impossible. J'en ai besoin, moi aussi.

- Toi?

- Oui, pour les nouveaux pur-sang.

- Oh! Maman va être furieuse si elle apprend ça!

- Oncle Lionel se rend parfaitement compte que c'est un bon investissement.

Sa cousine ne semblant pas comprendre, elle précisa:

- Autrement dit, cela signifie pour toi de nouvelles robes et de l'argent pour te divertir.

- Alors, il faut que tu aies ta part du butin, Alita! fit Hermione en riant. Mais pour l'amour du ciel, arrange-toi un peu! Ton allure négligée pourrait faire baisser les prix.

Alita lui jeta un regard surpris. - Tu crois vraiment?

- Bien sûr! Un acheteur est mieux disposé à l'égard d'un vendeur riche

et prospère! - Ça ne m'avait jamais effleurée!

- De la même façon, on offre toujours de plus beaux présents à ses amis riches qu'à ses amis pauvres.

- Quelle drôle d'idée, observa Alita. J'aurais donné le plus beau cadeau à la personne que j'aime le plus.

- Que tu es naïve! Si tu étais venue à Londres la saison dernière, tu aurais remarqué que tout le monde se mettait en quatre pour me faire plaisir. Non par amitié pour moi, mais parce que je suis une Langstone.

- Te voilà bien cynique!

- Non, je suis objective. J'ai même entendu une fille qui disait: « Il faut inviter Hermione avec le gratin. Après tout, c'est la fille d'un duc. »

Alita se mit à rire.

- Tu vas détruire ma confiance en la nature humaine. Je n'en ai déjà pas tellement!

Elle songea tristement à ses amitiés anciennes qui n'avaient pas survécu à l'adversité, ou plus précisément au scandale ...

- Il faut que je me change pour aller voir les chevaux, poursuivit-elle. Ce n'est pas moi, ce sont eux qui doivent faire bonne impression.

- Essaie tout de même de te faire belle, conseilla Hermione. Tu pourras discuter plus facilement l'offre de M. Wilbur et faire la fine bouche comme s'il te proposait une somme ridicule.

- C'est toi qui devrais prendre ma place! répondit

Alita en riant.

- Je m'en tirerais sûrement mieux que toi!

Malheureusement, je ne connais strictement rien à ces animaux et je n'ai aucun désir d'en savoir plus.

En quittant la pièce, Alita songeait que Clint Wilbur n'épouserait sans

doute pas une femme qui ne partagerait pas sa passion pour les chevaux. Mais elle savait aussi que les contraires s'attirent et que les hommes n'aiment pas se mesurer aux femmes. Comment aurait-il réagi si c'était elle qui avait gagné la course? Peut-être sa fierté s'en serait-elle trouvée froissée? Peut-être aurait-il été moins désireux d'acheter les chevaux? « J'ai eu tort d'essayer de le battre », se dit-elle. Mais le défi était trop tentant. Elle se souvenait encore du plaisir intense qu'elle avait pris à lutter contre lui. Et elle avait compris, à l'expression qu'elle avait lue sur son visage, qu'il avait été ravi de l'emporter.

Elle regagna sa chambre pour revêtir son habit d'amazone. Peut-être à cause des remontrances d'Hermione, elle s'aperçut à quel point il était usé. Elle ne pouvait rien y faire, si ce n'est trouver une chemise à laquelle ne manquerait aucun bouton.

Elle chercha dans son tiroir une cravate de chasse, mais les seules qu'elle possédait étaient sales et effrangées, et il n'était plus temps de les laver. « Il me prendra comme je suis », décida-t-elle soudain. Elle essaya malgré tout de discipliner son chignon avec une résille et enfonça sa casquette sur sa tête, convaincue que, de toute façon, Clint Wilbur ne ferait pas attention à elle. C'était à espérer en tout cas, ne serait-ce qu'à cause de ses bottes qui n'avaient pas été nettoyées depuis des semaines. Faire briller celles de son oncle comme il l'exigeait lui donnait déjà assez de mal! Bien sûr, elle brossait les siennes de temps en temps pour aller à la chasse, mais qui le remarquait?

Il y avait deux groupes de chasse à courre dans le comté. Celui du Quexby, dont les cotisations étaient très onéreuses, rassemblait toute la bonne société et l'aristocratie. Hermione en faisait naturellement partie et Alita, bien qu'elle sût que cela lui était interdit, regrettait souvent de ne pouvoir se joindre à eux.

Elle pouvait toutefois chasser avec l'autre groupe, celui des fermiers qui ne pouvaient acquitter des droits trop élevés et qui, d'ailleurs, se seraient sentis mal à l'aise parmi la noblesse.

Les deux équipages étaient parvenus à se partager le comté à l'amiable. Bien sûr, le Quexby avait pris la meilleure part, abandonnant le reste aux fermiers. Alita n'en demandait pas plus et se trouvait fort bien de leur gentillesse, même si elle sentait qu'elle n'avait pas sa place parmi eux. Tout ce qui lui importait, c'était de tester les chevaux qu'elle entraînait et de se trouver là au moment de l'hallali. Elle y parvenait toujours et elle aurait sans doute été surprise si elle avait pu entendre les compliments qui se disaient derrière son dos sur ses talents de cavalière.

Lorsqu'elle arriva à l'écurie, Sam était déjà là. Il s'était fait beau, lui aussi: il avait astiqué les boutons argentés de sa veste et ses bottes étaient rutilantes.

Les écuries n'avaient pas non plus été négligées: elles étaient même impeccables de propreté. De la litière fraîche avait été placée dans chaque stalle et la cour avait été balayée.

- Fais une petite prière, Sam, fit Alita en jetant un dernier coup d'œil autour d'elle pour s'assurer que tout était en ordre.

- Tout va dépendre de vous, m'zelle Alita, répondit-il.

Des bruits de voix leur parvinrent. Ils attendirent, les yeux fixés non sur le duc, mais sur l'homme à la silhouette élancée qui l'accompagnait.

L'inspection des écuries était terminée. Le duc regardait Clint Wilbur avec une expression indéniable de cupidité. Il avait fait une telle surenchère qu'Alita en était gênée. Elle n'ignorait pas à quel point son oncle avait besoin d'argent mais elle avait honte de le voir quémander de cette façon. « Il n'est pas bon qu'un jeune homme ait un tel pouvoir », songea-t-elle. Par réaction, elle ne put s'empêcher de parler des chevaux avec plus de froideur qu'elle ne l'aurait fait spontanément. Elle souligna même deux ou trois défauts, ce qui provoqua chez son oncle un froncement de sourcils. Mais elle était certaine que Clint Wilbur les avait déjà repérés. Finalement, ils avaient examiné quelques-uns des yearlings qui n'étaient pas encore complètement dressés.

- Vous ne pourrez pas les prendre cette année pour la chasse, dit Alita, mais ils seront en parfaite condition à l'automne prochain.

- Je ne serai peut-être plus là dans un an, répondit

Clint Wilbur.

Alita comprit qu'il faisait semblant d'hésiter.

Ils se livraient tous les deux à une joute verbale qui passait par-dessus la tête du duc. Quand Clint Wilbur dépréciait les bêtes, Alita trouvait réponse à ses critiques, et s'il se montrait enthousiaste, elle le refroidissait. Rien ne pouvait être plus stimulant pour elle que de mesurer ses connaissances à celles d'un homme aussi compétent.

Celui-ci se tourna vers le duc:

- Je vous félicite. J'ai rarement vu autant de chevaux en pareille condition. Je pense que le mérite en revient à Mlle Blair.

- Elle y travaille très durement, mais j'ai eu surtout la chance d'hériter



de mon père une lignée sans équivalent dans tout le pays.

- Vous avez également hérité de bâtiments remarquables.

- L'argent n'a certes pas été compté, répliqua le duc d'un ton légèrement sarcastique.

- J'ai vu aussi que vous aviez un superbe champ de courses.

- C'est encore mon père qui l'a fait construire. Il est d'ailleurs à votre disposition.

- Merci! répondit Wilbur en souriant. Je suis sûr que ces pur-sang ne sauraient se passer de sauter.

Le duc attendait, les yeux brillants.

- Voici ma proposition, déclara tranquillement Wilbur. Je suis prêt à vous acheter des chevaux, peut-être même la totalité d'entre eux, à une condition.

- Laquelle?

- Que vous m'aidiez à les installer de façon à ce qu'ils retrouvent tout ce à quoi ils sont habitués. Et je pense que Mlle Blair est la personne la plus qualifiée pour juger de ce qui pourrait leur manquer à Marshfield.

Alita ouvrit de grands yeux. Bien sûr, il l'avait invitée à lui donner ses conseils, mais elle ne l'avait pas pris au sérieux.

- De quelle façon? demanda le duc.

- J'aimerais que vous me prêtiez Mlle Blair pour qu'elle m'indique ce que je dois changer à mes écuries avant d'y transférer les chevaux.

Le duc était stupéfait. Visiblement, il trouvait l'idée fort peu convenable et craignait que sa femme ne s'oppose à ce qu'Alita se rende à Marshfield sans chaperon.

- J'ai fait venir de Londres un architecte fort réputé, poursuivit Clint Wilbur, mais il ne connaît strictement rien aux chevaux.

- Je ne crois pas pouvoir me passer des services de Mlle Blair, dit finalement le duc.

- Je le comprends très bien. Dans ce cas je suis désolé d'avoir à renoncer à vos pur-sang, mais je pense pouvoir m'arranger avec ceux que j'ai déjà.

Il sortit aussitôt et Alita jeta à son oncle un regard éperdu. Celui-ci se précipita derrière l'Américain. - Vous ne voulez quand même pas dire, M. Wilbur, que vous faites dépendre votre achat des conseils que peut vous donner Mlle Blair?

- J'ai bien peur que si, répliqua-t-il d'un ton négligent. Je m'en voudrais d'installer ces chevaux dans une écurie qui, de toute évidence, ne peut pas leur convenir.

Le duc retournait le problème dans sa tête. Mais son désir de gagner de l'argent l'emporta finalement sur toute autre considération.

- Mon cher ami, si c'est tellement important pour vous, Mlle Blair se fera certainement un plaisir de vous satisfaire.

- Merci, répondit tranquillement Clint Wilbur en jetant à Alita un regard de triomphe amusé. M. le duc a eu l'amabilité de m'inviter à déjeuner, mais je vais me faire seller un cheval qui m'attendra ici à 2 heures et demie, ajouta-t-il à son adresse.

Alita eut du mal à retrouver la voix.

- Peut-être accepteriez-vous ... de monter l'un des nôtres? suggéra-t-elle timidement. Je ... pourrais le ramener quand nous en aurions fini avec nos ... affaires.

Un léger sourire éclaira le visage décidé de Clint Wilbur.

- Excellente idée, mademoiselle Blair! Je vous laisse le soin de choisir la monture que vous jugerez appropriée.

Il s'éloigna avec le duc et Alita poussa un soupir qui semblait monter

du plus profond d'elle-même. - Je crois bien qu'il parle sérieusement, observa-t-elle lorsque les deux hommes furent trop loin pour l'entendre.

- Pour sûr! répliqua Sam qui n'avait pas perdu un mot de la conversation. Et si vous me demandez mon avis, voilà un jeune homme qui sait ce qu'il veut!

- Je n'en doute pas, Sam! J'ai même le sentiment que nous allons avoir du mal à marchander avec lui.

Le duc avait fait prévenir Alita d'avoir à attendre M. Wilbur dans un champ qui jouxtait son domaine. Sachant qu'il s'efforcerait de cacher toute l'histoire à son épouse, elle n'en fut pas étonnée.

Lorsqu'elle regagna le château, à l'heure du déjeuner, elle trouva sa cousine dans le plus grand émoi.

- Je veux être à mon avantage, Alita. Et je n'arrive pas à décider ce qui me va le mieux, de ma robe bleue avec les rubans de velours, ou de la rose avec son gros nœud sur la tournure.

Alita considéra gravement la question.

- Je te préfère en bleu... Cela met tes yeux en valeur.

- Très bien, je vais mettre la bleue, lança Hermione à sa femme de chambre. Et vite! Je veux faire mon entrée dès que papa introduira M. Wilbur au salon.

Certes, elle ferait une entrée remarquée, tant elle était charmante avec ses cheveux blonds bouclés sur le sommet de la tête, et sa petite frange à la mode. Le soleil qui inondait la pièce éclairait son teint parfait; sa ravissante robe bleue soulignait les courbes de sa poitrine et un corset lui amincissait la taille.

Elle se plaignit pourtant à sa femme de chambre :

- Tu m'as lacée trop serré, je ne peux même plus respirer!

- Il faut souffrir pour être belle! fit Alita en souriant. Tu es

parfaitement séduisante ainsi.

« Il faudrait que Clint Wilbur soit aveugle pour ne pas la remarquer, songea-t-elle. Un Américain ne peut qu'être impressionné par la fille d'un duc! Elle a d'ailleurs tout pour lui plaire », se dit-elle en regagnant sa chambre.

Elle se regarda dans le miroir avec une grimace amusée. L'inspection des chevaux avait réduit à néant tous ses efforts et, comme d'habitude, des mèches folles lui tombaient sur le visage. Sa casquette avait glissé de côté et le bouton de sa chemise blanche avait encore sauté. « Quelle importance? se demanda-t-elle. Il ne me regardait pas, de toute façon. Je suis sûre qu'après avoir testé Rajah et King Hal il avait déjà décidé de les acheter. »

Elle avait pourtant le sentiment inconfortable que Clint Wilbur aurait renoncé aux chevaux si le duc n'avait pas cédé à ses exigences. Jamais elle n'avait rencontré un homme aussi énergique. « Quand ses chevaux seront installés à Marshfield, je ne le verrai plus jamais », se dit-elle. Pourquoi cette idée lui paraissait-elle si déprimante? Oui, mais à Marshfield il n'y avait pas d'hippodrome ... Clint Wilbur viendrait peut-être utiliser le leur ...

Elle se rendit à l'office, sûre qu'on ne l'y dérangerait pas puisque les habitants du château avaient un invité. Tout en bavardant avec la vieille cuisinière, elle picora dans les plats qui revenaient de la salle à manger.

- J'ai préparé un repas typiquement anglais pour le gentilhomme, fit Mme Henderson. S'il doit vivre dans notre pays, il faudra qu'il apprenne à apprécier notre cuisine!

- Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de différence entre notre façon de manger et celle des Américains, observa Alita. Excepté qu'ils n'attendent pas Noël pour manger de la dinde!

- Monsieur le duc s'en fatiguerait très vite si je lui en servais trop souvent.

- J'en suis sûre: il attend plutôt avec impatience la saison du faisan!

Clint Wilbur aimait-il la chasse? Sa propriété était particulièrement giboyeuse. Elle avait appartenu à un homme riche, ami de ses parents et chef d'une nombreuse famille. Fait rarissime en Angleterre, celui-ci avait divisé sa fortune également entre tous ses enfants. L'aîné n'étant donc pas en mesure d'assurer l'entretien de cet immense domaine, il avait fallu le vendre. Le duc, et sans doute la plupart de ses voisins, avaient été horrifiés par ce mépris de la règle traditionnelle de la primogéniture. Le grand-père d'Alita aurait été non moins scandalisé par cette idée révolutionnaire, lui qui n'avait donné à son fils cadet, le père d'Alita, qu'une maigre rente tout au long de sa vie, et lui en avait laissé à peine plus à sa mort.

« Oncle Lionel léguera toute sa fortune à Gerald, songea Alita; ce qui signifie qu'à sa mort, si Hermione reçoit cent livres par an, elle pourra s'estimer heureuse. » Le duc avait donc toutes les raisons de lui chercher un riche époux.

Après avoir regagné sa chambre, Alita essaya d'arranger son chignon. L'élastique était distendu et avait besoin d'être remplacé. Mais il lui était bien difficile d'acheter quoi que ce soit sans argent. Elle ne possédait que ce dont Hermione ne voulait plus et elle ne pouvait rien réclamer sans que sa tante entame aussitôt un long monologue sur l'ingratitude humaine. « Tant pis, je m'en passerai, décida-t-elle. De toute façon, personne ne fait attention à moi. »

Ramassant sa cravache, elle alla rejoindre Sam à l'écurie.

- Quel cheval as-tu préparé pour M. Wilbur? lui demanda-t-elle.

- Je crois bien que c'est Sparkling Knight son préféré, m'zelle Alita. Et je vous ai fait seller Flamingo.

- Merci, Sam. Et prie pour que je décroche la timbale!

Sam se mit à rire.

- Ne répétez pas ça devant le duc, m'zelle Alita, sinon il dira qu'on a une mauvaise influence sur vous!

- Il ne le dira pas s'il est satisfait de la vente, et je te promets que je vais faire de mon mieux.

- Sûr, fit-il en souriant. Après quoi, on achètera de nouveaux poulains à la foire. J'en ai déjà repéré un qui devrait vous plaire.

Quand Sam se lançait dans la description d'un animal, il n'en finissait plus.

- Oh! Sam, c'est formidable! s'exclama-t-elle.

Mais il faut que j'y aille maintenant. M. Wilbur pourrait arriver plus tôt que prévu.

Tout en galopant vers son rendez-vous, elle songeait qu'il faudrait jouer serré pour arracher à son oncle l'argent dont elle et Sam auraient besoin.

Elle était en train de faire faire à Flamingo l'un de ses numéros lorsqu'elle aperçut Clint Wilbur montant Sparkling Knight avec cette grâce naturelle qui

ne s'apprend pas. Quand il fut à sa hauteur, il ôta son chapeau.

- J'aurais dû deviner que vous ne resteriez pas inactive. Je ne m'excuserai donc pas de vous avoir fait attendre.

- Vous êtes, à vrai dire, exceptionnellement ponctuel. Votre déjeuner s'est bien passé?

- Tout le monde a été charmant, mais le duc m'a expliqué que c'est avec vous que je vais devoir discuter, ce que je trouve parfaitement déloyal!

- Déloyal?

- Vous savez mieux que quiconque combien je tiens à ces chevaux.

- Vous les voulez vraiment?

- Je crois que, désormais, j'aurais du mal à me passer de King Hal ou de Rajah!

- J'ai bien peur qu'ils ne vous coûtent très cher, risqua-t-elle timidement.

- Nous verrons cela plus tard.

Ils trottèrent un moment côte à côte.

- Auriez-vous renoncé à les acheter si le duc n'avait pas cédé?  
demanda Alita.

- J'avoue que je n'ai pas douté un instant qu'il accepterait!

Alita se mit à rire.

- Vous parvenez toujours à vos fins?

- Toujours! C'est l'une des compensations au fait d'être riche.

- Vous avez besoin de compensations?

demanda-t-elle surprise.

- Oui.

Il considéra la question un instant.

- Je crois qu'à un homme riche il manquera toujours cet instinct de lutte qui est le pain quotidien des autres.

- Je n'y avais jamais pensé! Mais je crois que je comprends.

- Et c'est pour cela que, n'ayant pas eu à me battre pour les choses essentielles, je le fais pour des broutilles, d'une manière parfois excessive, je l'avoue.

Alita ne put s'empêcher de sourire. - Vous êtes très honnête.

- C'est au moins une chose qui ne coûte rien!

Ils trottèrent quelques minutes en silence.

- Etes-vous très pauvre? demanda-t-il brusquement.

- Je ne possède au monde que Flamingo.

- Comment cela?

- Mes parents ... sont morts.
- Vous étiez plus aisée de leur vivant?
- Oui.

Elle répondait avec réticence et, n'ayant aucun désir de parler d'elle davantage, elle pressa légèrement les flancs de sa monture. Flamingo se mit à trotter devant Wilbur, rendant toute conversation impossible. Quand il la rejoignit, Alita eut le sentiment étrange qu'il avait compris son geste.

Respectant sa réserve, il bavarda de choses et d'autres jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le manoir.

C'était une immense et somptueuse demeure, qui avait été construite vers 1750, dans ce style classique qu'Alita admirait tant. Il était presque effrayant de penser que cette gigantesque maison appartenait à un seul homme, célibataire de surcroît.

Alita déclara impulsivement :

- Il faudra vous marier et avoir au moins une douzaine d'enfants!
- Etes-vous en train de décider de mon avenir?
- A vrai dire, je songeais plutôt à la maison.
- Voilà qui me change agréablement!
- Essaie-t-on souvent de vous passer la corde au cou?
- Les femmes semblent considérer le célibat comme une provocation, et je n'en ai encore jamais rencontré une qui ne forme le projet de me mener à l'autel.

Comme Alita éclatait de rire, il ajouta:

- Je ne vous cacherai pas, mademoiselle Blair, que je suis parfaitement allergique à la fleur d'oranger.

Alita ne put s'empêcher de penser que ce serait un rude coup pour son oncle et pour Hermione, mais elle se contenta de répondre:



- En ce cas, tout ce que je puis vous suggérer, c'est de convertir la moitié de la maison en orphelinat, et l'autre en couvent.

- Si je vous ai fait venir, c'est pour avoir votre avis sur les écuries. A moins que vous n'ayez l'intention d'installer les chevaux dans la salle de bal ou dans la bibliothèque.

- Pas dans la bibliothèque! Ils risqueraient de manger les livres!

- J'oubliais que vous aimez lire. Dans ce cas, je vous accorde aussi la bibliothèque et je vous autorise à y emprunter tous les volumes qu'elle contient.

Les yeux d'Alita étincelèrent. Mais, en réfléchissant, elle se dit que l'invitation était sans doute de pure politesse et faisait partie de ce badinage auquel ils prenaient plaisir tous les deux.

- Avant d'aller plus loin, vous devriez me dire exactement ce que vous attendez de moi, déclara-t-elle comme ils approchaient de la maison.

- Quand vous aurez visité les écuries nous en reparlerons, répondit Wilbur.

Dès qu'ils eurent sauté à terre, elle comprit pourquoi il avait besoin de ses services. Il lui suffit d'un coup d'œil: les écuries avaient été construites comme une élégante annexe au manoir, par un architecte qui ne connaissait manifestement rien aux chevaux. Les stalles étaient trop petites, trop sombres, conçues pour abriter le plus grand nombre de bêtes au mépris de leur confort.

Alita ne voyait qu'une chose: c'est là qu'allaient vivre désormais les chevaux qu'elle aimait, dont elle s'était occupée avec tant de soin.

- Eh bien? demanda Wilbur au bout d'un moment.

- Cela va vous coûter beaucoup d'argent, répondit-elle, un peu gênée.

Mais c'était oublier que Clint Wilbur était un homme riche.

- Je voudrais que vous exposiez à M. Durrant les solutions que vous proposez.

Elle était si absorbée par ses réflexions qu'elle n'avait pas remarqué l'homme qui les avait rejoints. D'âge moyen, il correspondait exactement à l'idée qu'elle se faisait d'un architecte- Elle lui serra la main.

- Si vous ôtez les séparations entre les stalles et que vous augmentez chacune de moitié, elles auront la dimension nécessaire. Les mangeoires sont mal placées. Elles sont trop basses, poursuivit-elle. Il serait d'ailleurs préférable d'en acheter de nouvelles ...

Elle parla pendant une dizaine de minutes.

M. Durrant prenait des notes. Clint Wilbur écoutait en silence. Elle conseilla de percer des fenêtres au fond de l'écurie et d'agrandir celles qui existaient déjà. Elle suggéra aussi de changer le système de drainage de l'eau. La liste des améliorations à effectuer était considérable.

Elle regarda Clint Wilbur d'un air coupable.

- J'ai peur que ce ne soit beaucoup, fit-elle nerveusement.

Wilbur se tourna vers l'architecte.

- Veuillez à ce que cela soit fait aussi rapidement que possible, fit-il d'une voix impérieuse.

- Très bien, monsieur. Dois-je prendre les ouvriers qui s'occupent de l'orangerie pour les mettre sur le travail en priorité?

- Vous ne pouvez pas doubler les effectifs?

- Je le pourrais, commença M. Durrant en hésitant, mais ...

- Alors, faites-le!

Wilbur s'éloigna, aussitôt suivi d'Alita.

- Vous me faites penser à Marlborough ou au duc de Wellington partant pour la bataille! remarqua-t-elle.

- Mais c'est une vraie bataille que de faire comprendre à ces gens que

je veux que l'ouvrage soit fait tout de suite! répliqua-t-il.

- Les Anglais ne travaillent pas de cette manière.

Ils aiment prendre leur temps.

- En ce cas, ils risquent d'être surpris. Quand je veux une chose, je la veux hier!

Alita éclata de rire.

- Voulez-vous que nous discussions de la vente maintenant? demanda-t-elle.

- Nous verrons cela tout à l'heure. J'ai encore quelque chose à vous montrer.

Alita crut d'abord qu'il se dirigeait vers le salon, mais il obliqua par une porte latérale vers un passage qui débouchait sur une porte à double battant; ils pénétrèrent dans la pièce la plus vaste qu'Alita eût jamais vue.

C'était une salle octogonale, remplie de sièges; un immense balcon faisait face à une grande scène; les fenêtres étaient percées haut sous le toit et Alita présuma qu'elle avait été construite postérieurement au manoir lui-même.

- A votre avis, à quoi cette salle était-elle destinée? demanda Clint Wilbur.

- Cela devait être un théâtre, commença-t-elle en jetant un regard perplexe sur les fauteuils.

Comme il ne répondait pas, elle ajouta d'un ton différent:

- Je suppose que vous savez que cela ferait le plus merveilleux des manèges?

A son expression elle comprit que c'étaient là les mots qu'il attendait.

- Vous y avez déjà pensé! s'exclama-t-elle.

- En effet...

- Il serait facile de débarrasser la salle de toutes ces chaises et de percer une porte du côté de la scène par où entreraient les chevaux. Le balcon serait réservé aux spectateurs et vous pourriez installer sur la piste un parcours de six ou sept obstacles.

Alita était surexcitée. Elle se souvenait de cette école d'équitation où elle était allée il y avait bien longtemps, à Londres, alors qu'elle était âgée d'une dizaine d'années. Son père l'avait emmenée voir la fameuse « Skittles » dresser avec grâce et autorité un cheval sauvage. La petite Alita avait été émerveillée par son talent. Bien des années plus tard, voyant sa mère froncer les sourcils dès qu'il était question de la « Skittles », elle avait appris que cette femme s'appelait en réalité Catherine Walters et qu'elle était non seulement la plus remarquable cavalière du pays, mais également la plus célèbre des courtisanes. Les dames de la bonne société faisaient semblant de n'avoir jamais entendu parler d'elle, ou haussaient les épaules lorsqu'on mentionnait son nom. C'était pourtant la seule cavalière en Angleterre à sauter l'obstacle, large de cinq mètres, du National Hunt Steeplechase à Market Harborough. Alita se rappelait parfaitement cette femme au visage d'ange se mettant à jurer violemment quand son cheval se dérobait. Elle en était restée les yeux ronds d'étonnement, mais son père et ses amis trouvaient cela très drôle et ne faisaient qu'en rire.

La salle de Marshfield était considérablement plus grande que celle où Alita avait admiré la « Skittles », et si quelqu'un pouvait en faire bon usage, c'était bien Clint Wilbur.

- Il faut faire ce manège! s'écria-t-elle. Vous vous rendez compte? Pouvoir monter King Hal quand la terre sera gelée et qu'il fera trop froid pour l'entraîner à l'extérieur!

Elle avait les yeux fixés sur le centre de la piste.

- Je suis sûre que Wild West apprendrait très vite à franchir les obstacles les uns après les autres. Ce n'est qu'une question de rythme à attraper, Mais je n'ai pas besoin de vous expliquer ça, ajouta-t-elle avec un sourire d'excuse.

- Et Flamingo? demanda Clint Wilbur.

- Cela me ferait plaisir de l'amener ici un jour où

il n'y aura personne ... Quand vous irez à Londres cet hiver, par exemple.

- J'ai une idée, mais nous en parlerons plus confortablement dans la bibliothèque. C'est certainement votre cadre préféré, fit-il d'un ton moqueur.

Alita le suivit avec joie dans la maison. En traversant le vaste hall à colonnes de marbre, elle fut très étonnée de voir les changements qui avaient déjà été apportés. Le défunt propriétaire étant mort d'une longue maladie, le manoir s'était dégradé peu à peu. Les enfants, sachant qu'ils ne seraient pas en mesure de vivre à Marshfield, n'avaient fait aucun effort pour le maintenir en état. Maintenant, dans chaque pièce, des dizaines d'ouvriers étaient à l'œuvre, nettoyant les exquises peintures des plafonds, peignant les murs, tapissant les fauteuils ...

Alita était ébahie. Sans rien dire, Clint Wilbur l'introduisit dans la bibliothèque. Elle constata avec plaisir que celle-ci n'avait pas été touchée, du plafond, au vieux sofa de cuir rouge et aux fauteuils fatigués qu'elle avait toujours trouvés si masculins.

Clint Wilbur lui désigna un siège près du feu.

- Que voulez-vous boire? Je vous propose du champagne pour célébrer notre ... association, si on peut l'appeler ainsi. Je tiens aussi à vous remercier de m'avoir aidé et avoir confirmé mon impression au sujet de la salle de musique.

- C'était donc ça? J'ignorais qu'on avait donné des concerts à Marshfield.

- Si j'ai bien compris, cette salle a été ajoutée il y a une soixantaine d'années par le père du dernier propriétaire.

- Il devait être très mélomane, fit Alita en souriant.

En tout cas, je crois que vos chevaux la trouveront à leur goût.

- Ils ne sont pas encore à moi!

Il sonna et un domestique apparut.

- Du champagne! ordonna-t-il simplement.

- Bien, monsieur.

Le serviteur se retira et Clint Wilbur s'approcha de la cheminée.

- Et maintenant? De quel prix partons-nous? Alita inspira profondément.

- Le duc propose ... mille guinées pour chacun.

- Et vous pensez que je vais accepter, sachant que les meilleurs valent cinq cents guinées sur le marché?

- Ils sont tous bons! riposta-t-elle.

- Entendu. Dans ce cas, cinq cents guinées chacun.

- Je crois qu'ils valent davantage. Grâce à notre hippodrome, ils ont subi un entraînement qui a beaucoup développé leurs capacités, et donc leur valeur.

Elle était sincère, mais le regard de Clint Wilbur la troublait, il avait l'air de penser qu'à cause de sa fortune on voulait le faire payer plus qu'un autre.

Elle ajouta néanmoins.

- Et n'oubliez pas que si vous pouvez peut-être en trouver d'aussi bons ailleurs - mais j'en doute, il vous faudra les chercher, perdre du temps et probablement de l'argent en frais de transport, tandis que les chevaux du duc n'ont qu'à traverser un champ pour arriver chez vous.

- C'est une chose que j'ai déjà prise en considération.

Il se moquait d'elle! Quelle honte d'avoir à marchander et à se battre

pour des chevaux qui ne lui appartenaient même pas! Elle avait passé tant de temps avec eux, ils signifiaient tant pour elle! Se séparer d'eux était une torture que seul un autre amateur fanatique de chevaux pouvait comprendre. Elle eut soudain envie de lui dire: « Très bien! S'ils ont si peu de valeur à vos yeux, laissez-les donc! » Mais comment annoncer à son oncle qu'elle avait failli à sa mission?

Clint Wilbur la regardait comme s'il lisait en elle.

Le majordome revint, suivi d'un valet de pied qui portait sur un plateau d'argent une bouteille de champagne débouchée dans un seau à glace. On versa le vin doré dans les verres et Alita prit le sien timidement: elle n'avait pas l'habitude d'en boire et craignait que cela ne l'empêche de garder l'esprit clair.

- Désirez-vous autre chose, monsieur?

- Non, merci, répondit Wilbur.

Il attendit que la porte soit refermée pour demander :

- Peut-être auriez-vous préféré du thé? J'ai oublié qu'en Angleterre le *five o'clock* est une institution sacrée.

- Je ne peux pas rester trop longtemps, répondit

Alita. Je dois rejoindre Sam au château.

- Et vous voulez ma réponse avant de partir?

- Oui, s'il vous plaît.

- En ce cas, voici ce que je vous propose. Coupons la poire en deux: sept cent cinquante guinées par animal, à deux conditions.

- Encore des conditions? murmura Alita.

- C'est une manie, chez moi.

- Et... quelles sont-elles?

- La première: que le duc accepte de garder les chevaux jusqu'à la rénovation de mes écuries, dont vous superviserez les travaux jour

après jour.

- Jour après jour?

- Ce sont vos projets, vos plans. Vous devez vérifier que Durrant respecte vos instructions.

Qu'allait dire son oncle? Mais la somme proposée était fabuleuse et il ne chicanerait sûrement pas. - Et la deuxième?

- Vous concerne.

- Moi?

- Quand vous avez remarqué que la salle de musique ferait un excellent manège, une idée m'est venue. En Amérique, je me suis beaucoup intéressé au théâtre. J'ai même financé deux spectacles qui ont fait un véritable triomphe.

Le contraire aurait été étonnant! Alita était convaincue que tout ce qu'il entreprenait devait

Etre couronné de succès. De plus, comme disait Son oncle: l'argent va à l'argent.

- Je n'ai encore jamais monté de spectacle avec des animaux: je n'aime pas le cirque. Par contre, les manifestations équestres me passionnent.

- Comme celles de l'Ecole espagnole de Vienne?

- Précisément!

- Ce serait fantastique!

- C'était également mon avis. Et, bien sûr, la vedette du spectacle serait Flamingo.

- Flamingo?

- Il connaît non seulement les numéros que vous m'avez montrés, mais d'autres que je n'ai pas encore vus.

- Vous suggérez ... que je le monte?



- Et qui d'autre pourrait le faire?
- C'est impossible! Absolument Impossible.
- Pourquoi?
- Parce que mon ...

Elle avait été sur le point de dire « mon oncle ne le permettrait pas », mais elle se mordit la langue. - Je suis désolée, je ne pourrai jamais ...

Devant la mine déconfite de Wilbur, elle ajouta vivement:

- Mais je peux vous apprendre à manier Flamingo.
- J'en doute. C'est votre cheval: non seulement il vous obéit mais il devine même vos intentions.

C'était vrai. Mais il fallait que Clint Wilbur ait perdu la tête pour lui demander de paraître dans un spectacle.

- Laissez-moi vous expliquer, fit-il. Une amie à moi, une Américaine, est la vedette du *Gaiety*

*Theatre de Londres .*

- Le *Gaiety*?
- Je pense que vous savez de quoi il s'agit: ça m'a tout l'air d'être une véritable institution en Grande- Bretagne!

Clint Wilbur n'exagérait pas. Alita en avait entendu parler par son père, par son cousin Gerald, par les journaux qu'elle lisait assidûment dans l'espoir de rester en contact avec le monde extérieur. Le *Gaiety* était le plus célèbre théâtre de variétés au monde et son père avait promis de l'y emmener quand elle serait plus grande. Hollingshead, son propriétaire, disait de ses spectacles qu'ils étaient la gloire de la revue musicale. Aux yeux d'Alita, ce théâtre évoquait la musique, la danse, les feux de la rampe, et elle avait dévoré tout ce qu'elle avait trouvé dans la bibliothèque de son oncle à ce sujet. Elle avait ainsi appris que ses comédiennes étaient considérées comme les

plus belles et les plus élégantes qu'on pût trouver. Son père lui avait dit un jour:

- Inviter une actrice du *Gaiety* à souper et la reconduire chez elle en cabriolet est bien ce qui peut arriver de plus excitant dans la vie d'un jeune homme.

- Mais en quoi sont-elles différentes des autres femmes? avait demandé Alita.

- Je crois qu'elles symbolisent non seulement la beauté, mais aussi le rire, le divertissement. Nous avons tous besoin de divertissement, Alita. Tu le découvriras quand tu seras plus grande.

Il lui avait dit cela avec une telle tristesse qu'elle avait compris qu'un problème personnel le tourmentait. Mais elle était trop timide pour lui poser la question.

Le *Gaiety* la fascinait et les critiques qu'elle lisait se montraient plus enthousiastes à chaque spectacle. Elle connaissait le nom de chaque pièce et celui des acteurs. Elle savait aussi que Mlle Wadman, une Américaine dont le prénom, pour quelque raison mystérieuse, était toujours passé sous silence, était la favorite du public, à cause de sa voix, de son jeu remarquable et de son physique charmant.

A son expression, Clint Wilbur ne douta plus qu'elle sût de qui il s'agissait.

- Je vois que vous avez entendu parler de Mlle Wadman. Eh bien, je vais donner une réception en son honneur, et en l'honneur de Nellie Farren.

- Nellie Farren! Vous voulez dire ... Elle va venir ici?

- Seulement pour quarante-huit heures. Elles arriveront toutes les deux samedi, après la dernière représentation, et resteront jusqu'à lundi matin. Je leur ai promis quelque chose d'exceptionnel, et je viens de trouver quoi!

- Vous voulez monter un spectacle dans votre manège?
- Tout juste. Avec vous et Flamingo dans les deux rôles principaux, comme Nellie Farren et Mlle Wadman au *Gaiety*.

Alita poussa un soupir.

- C'est une idée merveilleuse. Mais c'est impossible, absolument impossible!
- Rien n'est impossible! D'ailleurs, si vous ne voulez pas que le duc soit mis au courant, rien de plus facile.
- Comment cela?
- J'ai appris hier, au cours du dîner, que la duchesse, Hermione et lui-même seraient au château de Windsor au moment où Nellie et Mlle Wadman arriveront ici.

Alita écarquilla les yeux. Après tout, il n'y aurait certainement aucune des amies de sa tante parmi les invités ... Non, elle était folle d'envisager un seul instant d'accepter pareille proposition: comment la nièce du duc pourrait-elle participer à un spectacle ?

Et qui plus est, de quoi aurait-elle l'air devant les vedettes de ce célèbre théâtre?

Elle but une gorgée de champagne et reposa son verre.

- Je suis sûre que Nellie Farren et Mlle Wadman seront enchantées et j'aurais beaucoup aimé assister à cette soirée, mais c'est impossible. Quoi qu'il en soit, je vous prêterai Flamingo.

Clint Wilbur ne répondit pas et elle ne put s'empêcher de frissonner devant son expression: sa mâchoire serrée, le pli de ses lèvres laissaient prévoir que cela ne se passerait pas aussi facilement.

- Je suis navrée, répéta-t-elle.
- Moi aussi. Mais comme vous le suggérez, je pourrai sans doute

diriger moi-même Flamingo ... Etant bien entendu qu'il sera alors compris dans la vente.

Alita eut l'impression que son cœur cessait de battre. Elle le dévisagea, incrédule.

- Vous ... vous n'êtes pas sérieux? C'est impossible ! ble! Vous m'aviez promis de ne pas le demander!

- Je vous ai déjà dit que je parvenais toujours à mes fins. Si. vous refusez de monter Flamingo pour mes amies, je devrais le faire moi-même. Et je ne vais sûrement pas perdre mon temps avec un cheval qui ne m'appartient pas.

- Mais ... il est à moi! s'écria-t-elle, désespérée.

- Le duc vous procurera une autre monture

répondit-il d'un ton désinvolte. Voulez-vous l'informer que j'achète Flamingo en même temps que les chevaux que j'ai vus ce matin?

Il se leva, comme pour la raccompagner. Croisant nerveusement les doigts, Alita le regardait fixement ses yeux gris semblant remplir tout son petit visage. - Je vous en prie ... écoutez-moi, balbutia-t-elle.

- Il n'y a rien à ajouter. J'ai horreur des discussions inutiles.

- Je vous ai dit que Flamingo est tout ce que je possède au monde. Pourquoi le voulez-vous, quand vous avez déjà tant de choses?

- J'ai besoin de lui pour cette représentation exceptionnelle. Il n'a pas son égal.

- Et même ... si j'acceptais, fit-elle à bout d'arguments, vous rendez-vous compte que je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que j'ai sur le dos? Je serais la risée de vos amis ... Mais c'est peut-être là votre intention?

- Je vous procurerai naturellement tout ce qu'il vous faut, comme le ferait n'importe quel directeur de théâtre, rétorqua-t-il froidement.

Il avait décidément réponse à tout.Elle ne pouvait pas perdre

Flamingo, elle ne le pouvait pas! Elle n'avait que lui, et comme elle l'avait avoué de façon peut-être un peu imprudente, il était le seul être qui l'aimât vraiment. Après tout, quelle importance? Certes, son oncle et sa tante seraient horrifiés s'ils venaient à avoir vent de sa conduite, mais même dans leurs rêves les plus fous, ils n'iraient pas jusqu'à imaginer une chose pareille. L'alternative à ce que demandait Wilbur était de rester seule au château, comme elle le faisait depuis ces trois années, qui lui semblaient déjà trois siècles. Perdre Flamingo, c'était perdre son dernier contact avec la vie qu'elle avait connue autrefois, le dernier souvenir de son bonheur ...

Clint Wilbur attendait avec impatience qu'elle se retire. Sa décision lui importait peu. Ou elle acceptait, et c'était bien. Ou elle refusait et il se débrouillerait sans elle. Peut-être même trouverait-il quelqu'un d'autre pour monter Flamingo. Cela, elle ne le supporterait pas! C'était trop! Sans Flamingo, il ne lui restait plus qu'à mourir...

- Très bien, souffla-t-elle d'une petite voix qui semblait venir de très loin. Je ferai ... tout ce que vous voudrez...

Alita galopait vers Marshfield, encore sous le coup de l'altercation qu'elle venait d'avoir avec son oncle.

La duchesse et Hermione avaient été invitées la veille à une soirée, et son oncle se trouvait seul quand elle avait pénétré dans la salle à manger, à l'heure du petit déjeuner.

- Bonjour, oncle Lionel! Désolée d'être en retard, mais Sparkling Knight avait un petit problème.

Le duc se contenta d'émettre un grognement. Elle prit place à table, tandis qu'un valet lui présentait un plat d'œufs au bacon. Elle avait monté les marches en courant pour enfiler une robe à la hâte avant de redégringoler l'escalier et elle était encore tout essoufflée de sa course.

Le duc resta silencieux jusqu'à ce que les domestiques aient quitté la pièce. Puis il leva les yeux de son journal.

- Alita, tu passes trop de temps à Marshfield. Il faut que cela cesse; cela ne rime à rien!

Alita le regarda, consternée.

- Que voulez-vous dire, oncle Lionel?

- Tu comprends l'anglais, il me semble? Rétorqua-t-il sèchement. Ta tante a découvert que tu passais ta vie là-bas et elle n'en voit pas la nécessité. De plus, cela ne peut que susciter des commérages.

- Il n'y a aucune raison, oncle Lionel. Et M. Wilbur insiste pour que je supervise les travaux.

- Ta tante a raison, c'est parfaitement ridicule, répliqua le duc. J'admets que tu as bien négocié cette vente et je serai ravi lorsque

j'aurai encaissé le chèque. En attendant, tu vas rester ici. C'est compris ?

- M. Wilbur a fait de mon assistance une condition du marché, bégaya Alita.

Son oncle abattit sur la table un poing rageur qui fit trembler la porcelaine et l'argenterie.

- Quelle .impertinence! Dis-toi bien que je n'ai pas l'intention de laisser un Américain si riche soit-il faire la loi chez moi!

Il s'interrompit et ajouta d'un ton sec:

- Tu pourras dire à Wilbur que c'est la dernière fois que tu te rends à ses écuries. Est-ce clair?

Pour que son oncle soit dans un tel état, il fallait que la duchesse lui ait fait une scène. Alita en soupçonnait d'ailleurs la raison. Wilbur n'avait pas fait la cour à Hermione comme son oncle et sa tante l'espéraient. Ils avaient donné une grande réception pour lui permettre de rencontrer la noblesse du comté mais, d'après ce que sa cousine lui avait raconté, s'il s'était montré charmant avec tout le monde, il ne lui avait accordé aucune attention particulière, ni à cette occasion, ni à celles qui s'étaient présentées par la suite.

En un sens, il était absurde que le duc ait jeté son dévolu sur lui. Alita était certaine que, s'ils venaient à mieux se connaître, les deux hommes s'apercevraient vite qu'à part les chevaux ils n'avaient rien en commun. Elle découvrait chaque jour davantage l'intelligence, la finesse de Clint Wilbur. Esprit cultivé, il se passionnait pour un grand nombre de sujets où son oncle était suprêmement ignorant. De plus, Wilbur était encore plus autoritaire que le duc. Et s'ils devaient se trouver en présence l'un de l'autre un peu trop longtemps, non seulement ils tomberaient en désaccord sur bien des points, mais leurs personnalités risquaient de se heurter violemment.

Alita se sentait complètement désemparée. Wilbur allait être furieux de voir ses projets contrariés, mais d'un autre côté elle ne pouvait pas

défier son oncle ...

Comme s'il regrettait un peu son explosion de fureur, celui-ci déclara:

- Ces damnées écuries doivent être terminées, à présent, non? J'aurais pu construire toute une caserne depuis le temps!

- Cela fait à peine plus d'une semaine, oncle Lionel, répondit-elle d'un ton conciliant.

Mais une fois que le duc était en colère, il était difficile de l'apaiser.

- Pendant ce temps, nos chevaux sont négligés!

Tu en as peut-être vendu la majeure partie, mais il reste les juments et les poulains. J'ai appris que celui qui était né hier est mort; par manque de soins, je présume!

- Vous êtes injuste, oncle Lionel! Il n'était pas viable: il est né avec le cou tordu!

- Tu cherches des excuses! vociféra-t-il. Si tu avais été là, il aurait sûrement survécu. Je ne veux plus que cela se reproduise, Alita, c'est un ordre!

Il jeta le *Times* à terre et se leva.

- Dis à M. Wilbur que j'ai besoin de tes services au château et informe-le de ma décision.

Et il sortit en claquant la porte.

Alita était consternée. Son oncle était peut-être en colère, mais elle était prête à parier que Clint Wilbur le serait davantage encore. Elle avait d'ailleurs de la chance que sa tante ne se soit pas aperçue plus tôt qu'elle passait le plus clair de son temps à Marshfield, car elle s'y serait opposée immédiatement. C'est en vain qu'elle aurait pu essayer de lui expliquer que Clint Wilbur ignorait qui elle était en réalité, qu'il la traitait comme son architecte ou n'importe lequel de ses employés.

D'ailleurs, ce n'était pas tout à fait vrai. Ils avaient eu tous les deux de



longs entretiens au sujet du manège et Clint venait presque tous les jours s'entraîner avec elle sur le champ de courses. Généralement, elle arrivait avant lui, afin d'apprendre à Flamingo quelque nouveau numéro et de lui faire répéter son ancien répertoire. Elle attendait, dans un étrange état d'exaltation, le moment où elle verrait surgir dans la brume matinale ce cavalier qui venait d'un monde magique.

Car tout semblait magique à Marshfield. Clint Wilbur essayait de restituer au manoir son

apparenee première. Les plafonds, ternis par l'âge et la poussière, éclataient maintenant de somptueuses couleurs; la feuille d'or, qui recouvrait les corniches et la plupart des boiseries, brillait de son éclat primitif. Aux beaux meubles qui se trouvaient déjà dans la maison, Clint Wilbur ajoutait chaque jour de nouveaux trésors. Des antiquaires, venus de Londres, apportaient des toiles qu'il choisissait avec un goût infaillible. Alita était très surprise. Elle n'aurait jamais cru que les Américains puissent être experts dans des domaines aussi variés que la peinture, le mobilier, la porcelaine... Mais Clint Wilbur n'était sans doute pas un Américain comme les autres ...

Il montrait à Alita toutes ses nouvelles acquisitions et les travaux qui prenaient forme sous la baguette des décorateurs. Pour la première fois depuis trois ans, quelqu'un s'intéressait à ses idées ou à ses avis. Après avoir été rejetée, ignorée, méprisée, elle avait l'impression d'émerger enfin des ténèbres. Elle comptait les heures qui la séparaient du moment où elle chevaucherait jusqu'au manoir.

Sans jamais présumer de la gentillesse de Clint Wilbur, elle se rendait directement à l'écurie pour parler aux ouvriers, suggérer une petite amélioration par-ci, une autre par-là, ou pour approuver ce qui avait déjà été réalisé. Et quand elle entendait ce pas qu'elle reconnaissait immédiatement, elle se retournait, le cœur battant.

Une seule fois, elle s'était sentie embarrassée.

C'était le deuxième jour, lorsqu'il lui avait déclaré: - Le tailleur vous attend. La gouvernante va vous montrer le chemin.

- Le tailleur?

- Je lui ai expliqué ce que je veux. Quand il aura terminé, Maxwell, de Dover Street, s'occupera de vos bottes.

Alita sentit ses joues s'empourprer. Elle trouvait profondément choquant qu'un homme lui fournisse ses vêtements. Elle pensa à sa mère, qui en aurait été horrifiée.

- Quand vous en aurez fini, venez me retrouver dans le salon vert: j'ai quelque chose à vous montrer.

Elle le quitta sans un mot et la gouvernante l'accompagna jusqu'à la chambre où l'attendait le tailleur. C'était le spécialiste le plus renommé et le plus cher de tout le pays en matière de costumes de cheval. Il ne lui laissa d'ailleurs aucun doute à ce sujet.

- Vous avez un corps aussi parfait que celui de Sa Majesté l'Impératrice d'Autriche, fit-il après avoir pris ses mesures. Je lui ai dit un jour: « Je ne crois pas, madame, qu'il y ait dans toute l'Angleterre une femme à la taille plus fine que la vôtre. Eh bien, figurez-vous que je me trompais, ajouta-t-il en fixant son mètre d'un air abasourdi: La vôtre, mademoiselle, mesure à peine quarante-cinq centimètres encore moins que celle de Sa Majesté! - J'aimerais monter aussi bien que l'Impératrice, répondit Alita en souriant.

- Ah! ça, c'est une autre affaire! On dit qu'il n'y a personne pour l'égaliser dans toute l'Europe. En tout cas, c'est la plus belle femme que j'aie jamais vue!

Alita le croyait sans peine. Elle se souvenait que le duc, qui l'avait rencontrée un jour au château de Windsor, avait vanté sa beauté et sa grâce avec un tel enthousiasme que le visage de la duchesse s'était durci... Mais Alita aurait surtout voulu la voir à cheval. Le récit de ses incroyables prouesses d'endurance à la chasse était présent à l'esprit de tous ceux qui s'intéressaient à ce sport.

M. Maxwell, le célèbre bottier de Dover Street, dont la maison avait fourni le duc de Wellington lui-même, lui fit un autre compliment. Il

posa d'abord sur les bottes qu'il venait de lui retirer un regard si désobligeant qu'elle crut, l'espace d'un instant, qu'il allait s'en aller. Mais après avoir vu ses jambes, il s'exclama:

- Vous avez, si je puis me permettre, mademoiselle, des jambes parfaites! C'est une pitié, c'est même un crime que de les cacher dans des objets qui ne mériteraient que d'aller au feu!

- Je suis d'accord avec vous, fit Alita en souriant.

Ces bottes ont déjà fait leur temps!

- Elles sont trop grandes pour vous, de toute façon.

Alita ne le savait que trop bien: les affaires d'Hermione ne lui allaient jamais!

Tout devait être livré très vite, mais ni le tailleur ni le bottier n'élevèrent la moindre objection. Clint Wilbur avait dû employer avec eux sa méthode habituelle pour arriver à ses fins.

Quand tout fut terminé, le tailleur et le bottier partis, Alita s'apprêtait à s'en aller elle aussi lorsque la gouvernante annonça:

- La modiste, mademoiselle!

Ebahie, Alita vit entrer une femme, suivie d'un valet de pied, chargés chacun de deux cartons à chapeaux en cuir.

- J'avais oublié qu'il me faudrait une toque pour aller avec l'habit! S'exclama-t-elle.

- Deux, mademoiselle, répondit la chapelière.

- Deux? répéta-t-elle. Il doit y avoir une erreur.

- Non, mademoiselle. Une grise et une noire.

Malgré sa surprise, Alita craignit de manquer de tact en la questionnant davantage. Elle s'assit devant la coiffeuse, regardant avec appréhension sa chevelure en désordre. Avec un petit pincement au cœur, elle se souvint que son père avait remarqué, un jour qu'il lui

brossait les cheveux: « Ils ont la même douceur féerique que ceux de ta mère. » « Il ne pourrait certes plus le dire aujourd'hui », songea-t-elle tristement.

La modiste lui défit son chignon et les cheveux d'Alita lui tombèrent sur les épaules.

- Si je puis me permettre, mademoiselle, il me semble que vous utilisez trop de savon; un ou deux jaunes d'œufs leur donneraient de la vigueur et vous seriez étonnée de l'éclat qu'ils retrouveraient.

- La recette m'était inconnue. Je vous remercie.

- Je l'ai suggérée à Mlle Catherine Walters, il y a des années de cela. Je ne devrais peut-être pas mentionner son nom devant vous, mais c'est une cavalière dont la beauté est réputée. Elle m'a remerciée bien des fois pour la transformation de sa chevelure.

- Je penserai à votre conseil, répondit Alita, qui n'avait pas oublié la belle « Skittles ».

Après l'avoir coiffée, la modiste lui posa sur sa tête une toque à la dernière mode. Alita fut frappée de voir à quel point elle paraissait changée.

- Un peu trop grande, mademoiselle, fit la modiste en lui en mettant une plus petite à la place qui lui allait parfaitement cette fois. Bien entendu, l'effet sera tout à fait différent quand vous aurez un autre costume, poursuivit-elle en jetant un regard dédaigneux sur la jaquette élimée d'Alita. J'ai appris que vous portiez la même tenue que Sa Majesté l'Impératrice.

- Oh! C'est merveilleux! s'exclama Alita.

L'habit à corselet était beaucoup plus seyant que la veste et la jupe car il moulait de près la silhouette. Celui de l'Impératrice était cousu sur elle Juste avant la chasse, de façon à être encore plus ajusté.

La modiste remplaça la toque noire par une autre d'un gris-bleu très doux, qui rendit à la chevelure cendrée d'Alita les reflets dorés dont

celle-ci avait presque oublié l'existence...

- Je crois que la tenue grise vous ira encore mieux que la noire. De toute façon, comme on dit, vous gagnez à être habillée, si je peux me permettre de m'exprimer ainsi.

- J'en doute, répondit Alita, comme si elle se parlait à elle-même.

Et malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver cette excitation que connaissent toutes les femmes au moment d'essayer des vêtements élégants et coûteux.

« Tout cela pour un spectacle unique, après lequel je quitterai définitivement la scène », songea-t-elle.

Mais il lui en resterait au moins un beau souvenir qu'elle pourrait chérir lorsqu'elle serait retournée à sa solitude ...

Cette pensée était si déprimante qu'elle descendit l'escalier en courant pour rejoindre Clint Wilbur et ne, pas perdre une seule des précieuses secondes qu'elle avait encore à passer en la compagnie de cet homme étonnant. Il lui montra un tableau et lui demanda si, à son avis, il était à la bonne place au-dessus de la cheminée, dans le salon vert. C'était une très belle toile de Turner, représentant un lever de soleil, peint avec des jaunes, des oranges et des pourpres qui semblaient illuminer la pièce.

- Elle vous plaît?

- Elle est extraordinaire! Vous avez su trouver ce qui manquait à ce salon.

Sans prendre garde à ce que cela pouvait avoir d'impertinent, elle ajouta:

- D'où savez-vous tout cela? D'où vient que vous soyez aussi connaisseur en art qu'en chevaux?

- Votre étonnement n'est pas particulièrement flatteur!

- Je vous demande pardon, balbutia-t-elle. Je ne voulais pas vous

vexer. Mais les hommes ne s'intéressent en général qu'à une seule chose et leur horizon s'arrête là.

- Vous pensez que je suis différent?

- Bien sûr! Depuis que je vous connais, Nous avons abordé les sujets les plus divers. C'est extraordinaire pour moi. C'est difficile à quer...

- Pourquoi?

Elle ne répondit pas, regrettant son imprudence.

- Je vous ai posé une question! reprit Wilbur.

Quand nous bavardons ensemble, j'ai parfois l'impression de lire dans vos yeux une telle soif d'apprendre! Comme si vous aviez été privée de toute nourriture spirituelle. Est-ce vraiment le cas?

- Oui mais je préfère ne pas en parler. Je vous en prie, dites-moi où vous avez déniché cette toile: vous avez eu de la chance de la découvrir juste au bon moment!

- Pour l'instant, il s'agit de vous!

Alita prit peur. S'il avait résolu de lui faire avouer son secret, elle aurait beaucoup de mal à lui résister. Elle regarda la pendule et poussa une exclamation.

- Il faut que je parte! Je devrais être au château depuis au moins une demi-heure.

- Vous fuyez, protesta-t-il. J'ai bien envie de vous en empêcher.

- Si vous faites cela, je ne pourrai peut-être pas revenir demain!

Elle avait dit cela en plaisantant mais aujourd'hui, tout en chevauchant vers Marshfield, elle s'aperçut qu'elle n'avait jamais cessé d'appréhender ce moment où son bonheur prendrait fin, où elle serait de nouveau prisonnière, glissant dans la maison comme un fantôme et prête à disparaître si un visiteur arrivait à J'improviste. « C'était trop beau pour durer », songea-t-elle, la gorge nouée par l'émotion.

Sa seule consolation était de penser qu'à la fin de la semaine son oncle, sa tante et Hermione quitteraient le château pour se rendre à Windsor et que personne ne pourrait l'empêcher de participer au spectacle organisé par Clint Wilbur. Elle espérait seulement qu'il ne lui en voudrait pas au point de refuser d'acheter les chevaux ou, pis encore, d'exiger que Flamingo soit compris dans le lot.

Ce jour-là, elle eut bien du mal à se concentrer sur les travaux, à féliciter M. Durrant et son équipe avec l'enthousiasme qu'ils attendaient d'elle. Sans aucun doute, il n'y aurait pas une seule écurie dans ce comté ou ailleurs comparable à celle-ci. Tout le monde était enchanté du résultat, et les chevaux déjà installés dans les stalles rénovées semblaient tout à fait satisfaits de leurs nouvelles conditions de vie.

Alita était en train de donner au premier palefrenier le nom des futurs occupants afin qu'il pût les inscrire au-dessus de leur mangeoire lorsqu'elle entendit le pas qu'elle connaissait si bien.

- Bonjour, mademoiselle Blair! fit Clint Wilbur en s'approchant d'elle.
- Bonjour, monsieur Wilbur!
- Les stalles sont presque terminées, mais j'aimerais avoir votre avis sur un autre problème.

Ils traversèrent la cour pour pénétrer dans le manège par une des portes nouvellement percées.

- Nous avons prévu sept obstacles, expliqua Wilbur, mais je me demande s'il y a vraiment assez de place entre le troisième et le quatrième pour qu'un cheval retrouve son équilibre.
- Pour King Hal et Flamingo, c'est sans doute suffisant. Pour les autres, je n'en suis pas sûre.

Après avoir jeté un regard autour d'elle, elle observa:

- Je vois ce qui ne va pas: ici, l'angle est trop aigu. Si nous déplaçons cet obstacle jusqu'au bout, cela dégagera l'espace nécessaire entre la

troisième et la quatrième barrière.

- Bien sûr! s'exclama Clint Wilbur. Je ne comprends pas comment je n'y ai pas pensé moi-même.

Il en donna l'ordre aussitôt et reprit en souriant:

- Plus tôt vous amènerez les chevaux, mieux cela vaudra. Ils doivent pouvoir répéter avant le spectacle, dit-il.

- J'ai. .. J'ai quelque chose à vous dire, répondit Alita à voix basse.

- De quoi s'agit-il?

Il l'entraîna hors du manège jusque dans la maison et ils allèrent s'installer, comme ils l'avaient déjà fait si souvent, dans la bibliothèque.

- J'ai peur que vous ne vous mettiez en colère, balbutia Alita.

- Je vais essayer de rester calme. Que se passe-t-il?

- Le duc m'a ... interdit de revenir ici

- Pour quelle raison?

- La duchesse a découvert que je m'occupais de votre écurie.

- En quoi cela peut-il bien la déranger? Alita essaya de trouver une réponse plausible.

- Le duc et la duchesse ont été ... très gentils pour moi et je ... je crois que mon ... bien-être leur tient beaucoup à cœur.

- Je n'en doute pas! Mais, d'un autre côté, le duc a très clairement défini votre position dans son écurie.

Alita ne répondit pas.

- Combien le duc vous paie-t-il? reprit-il au bout d'un moment.

La question la prit de court. Effrayée, elle répliqua:

- Ce n'est pas comme ça ... Il me nourrit... Il me donne un toit.



- Vous voulez dire que vous ne recevez pas le moindre salaire?

Elle ne se sentit pas le courage de mentir.

- Je... je suis désolée... Mais le duc a été très ferme. Il estime que je néglige mes devoirs au château depuis que je viens chez vous.

- J'allais vous proposer de vous offrir le double, ou même le triple de votre salaire. Mais puisque votre arrangement est si particulier, laissez-moi vous faire une autre suggestion.

Il s'interrompit un instant.

- Je vous propose une maison sur mes terres, mademoiselle Blair, et les gages que vous méritez - qui seront très élevés -, si vous acceptez de quitter le duc et de venir travailler pour moi.

Abasourdie, Alita le regarda, les yeux écarquillés. - Non, non! C'est très gentil à vous, mais ... je ne peux pas.

- Pourquoi donc?

La note dure qui perçait dans sa voix était, à n'en pas douter, le prélude à une bataille qu'il avait résolu de gagner. Elle chercha désespérément un argument convaincant.

- Le ... le duc est mon tuteur, souffla-t-elle timide ment. A la mort de mon père, j'ai été confiée à ses soins.

- Votre tuteur! s'exclama Clint Wilbur, suffoqué.

Un bien étrange tuteur, à voir la manière dont il vous fait travailler sans la moindre compensation!

- C'est un arrangement que ... je ne peux pas rompre.

- Ne soyez pas stupide! Vous avez parfaitement le droit de vivre votre vie comme vous l'entendez! Et d'ailleurs, si j'en juge par la façon dont vous avez pris soin de ces chevaux, je suis certain que vous seriez très heureuse de continuer à pouvoir vous occuper d'eux. J'ai d'ores et déjà décidé d'étendre mes activités, poursuivit-il après avoir réfléchi un instant. Il va me falloir des écuries plus grandes. Jusqu'à présent, nous

n'avons pensé qu'à la course d'obstacles. Et pourquoi pas le plat? ...  
J'ai envie de gagner le Derby!

Alita en eut le souffle coupé. Il reprit, avec ce sourire qu'elle trouvait fascinant:

- J'ai besoin de votre aide et de vos conseils si je veux passer le premier la ligne d'arrivée.

Alita avait la folle certitude qu'ensemble ils y parviendraient. Elle répondit, au prix d'un grand effort:

- Je regrette ... beaucoup plus que je ne saurais dire ... mais je dois obéir au duc.

- Et si je m'y opposais?

Comme elle se taisait, Clint Wilbur se fâcha brusquement:

- Pourquoi faut-il que vous soyez toujours si obstinée! J'ai besoin de vous: je veux acheter des chevaux, des dizaines de chevaux. Je veux créer une lignée nouvelle. Je veux construire une écurie de courses qui puisse rivaliser avec n'importe laquelle dans ce pays. Nom d'un chien, n'importe qui sauterait sur une offre pareille! Pourquoi feriez-vous exception?

Alita avait l'impression que sa colère faisait vibrer toute la pièce et qu'elle la transperçait, rendant encore plus aiguë la douleur qu'elle ressentait depuis son altercation avec le duc. Tout son corps n'était plus que souffrance. Soudain, tout parut s'obscurcir autour d'elle. Elle sentit qu'elle allait tomber, tendit la main et bredouilla quelques paroles incohérentes.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle était allongée sur le divan, la tête sur un coussin de soie. Elle était seule. Elle pensait déjà qu'il l'avait abandonnée sous le coup de la colère quand il apparut, un verre à la main. Il lui passa un bras autour des épaules.

- Buvez, fit-il.

Elle obéit, comme dans un brouillard, et sentit un feu lui brûler la

gorge. Elle tenta de repousser le verre mais il insista.

- Encore un peu.

Incapable de lui résister, elle avala une autre gorgée d'alcool et tandis qu'une douce chaleur se répandait en elle, le voile noir s'estompa.

- Quand avez-vous pris votre dernier repas? Elle essaya de réfléchir. Ce matin, elle n'avait pas déjeuné, tant elle était bouleversée; elle n'avait pas non plus dîné la veille, car tout le monde était sorti et elle n'avait pas eu le courage de se préparer à manger.

- Tout va très bien ...

- Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Je suis sûr qu'à cause de cette histoire avec le duc vous n'avez rien avalé ce matin.

Sa perspicacité l'étonna. Il lui reposa doucement la tête sur le coussin et alla tirer le cordon de la sonnette.

Un domestique apparut.

- Apportez un petit déjeuner à Mlle Blair. Du café, et quelque chose à manger qu'on puisse préparer rapidement.

- Très bien, monsieur.

Le valet sortit précipitamment. Clint Wilbur revint vers Alita. Sa casquette était tombée quand il l'avait portée dans ses bras. Les yeux fermés, elle luttait à la fois contre une sensation de faiblesse et un étrange sentiment d'irréalité.

- Je suis désolée d'être aussi ... stupide, fit-elle en soulevant les paupières.

- Ce qui est stupide, c'est de sortir le ventre vide.

Surtout quand on travaille déjà depuis des heures ! - Je sais ...

- Chez moi, vous serez obligée de prendre trois repas par jour. Et je m'en assurerai en vous les apportant moi-même! déclara-t-il d'un ton taquin, toute trace de colère disparue, au grand soulagement

d'Alita.

- Maintenant que je vous regarde, reprit-il, je me rends compte que vous êtes beaucoup trop mince. Pourquoi éprouvez-vous le besoin de vous user jusqu'à la moelle?

- Il faut bien que quelqu'un s'occupe des chevaux, murmura-t-elle.

- Et le baudet prend tout le fardeau sur son dos!

Mais vous ne serez plus utile à personne si vous vous laissez mourir de faim!

- Je n'en ai pas l'intention, répondit-elle en souriant. C'est juste que ... j'étais bouleversée de ne plus pouvoir revenir ici.

- Parce que vous en avez envie?

- Vous le savez bien!

- Alors, laissez-moi parler au duc!

Elle se redressa vivement.

- Non! Non! Je vous en prie! balbutia-t-elle. Il ne se fâchera pas contre vous, mais contre moi, et les choses n'en seront que plus difficiles.

- Mais pourquoi?

- Je ne peux pas vous l'expliquer. Je vous en supplie, croyez-moi et ne me posez plus de questions..

Clint Wilbur eut une expression étrange, puis il lui tourna le dos pour regarder le feu. Il resta un long moment silencieux. Alita attendait, anxieuse, n'osant rien ajouter de peur d'aggraver la situation. C'est avec soulagement qu'elle vit arriver les domestiques qui apportaient une petite table couverte d'une nappe de lin qu'ils installèrent devant la cheminée. Puis, comme par magie, apparurent une cafetière en argent, une jatte de crème épaisse, des œufs, des petits pains tout

chauds, du beurre ...

Encore chancelante, elle alla s'asseoir, convaincue qu'elle ne pourrait rien avaler. Mais après avoir bu un peu de café, l'appétit lui revint.

Clint Wilbur était assis près du garde-feu, sur un siège de cuir rouge qui ressemblait beaucoup à celui qui se trouvait autrefois dans le fumoir de son père. Le spectacle d'un homme qui se chauffe au coin de lâtre en rêvant l'avait toujours émue et elle songea, le cœur serré, que c'était peut-être la dernière fois, qu'elle ne rencontrerait plus jamais un homme aussi séduisant que Clint Wilbur ...

Elle termina son petit pain tartiné de confiture. - J'ai beau avoir honte de ma conduite ... je crois que je n'ai jamais autant apprécié un repas! déclara-t-elle.

- Vous êtes facile à contenter. D'habitude ces dames me réclament du caviar et du champagne.

- En ce moment précis, je ne peux rien imaginer de plus délicieux que des œufs et de la confiture! répondit-elle en souriant.

- Vous sentez-vous assez forte pour que nous reprenions notre conversation?

- Non, par pitié, ne dites plus rien! Je ne peux que vous supplier de comprendre.

- Je m'y efforce, mais vous ne me donnez rien à comprendre!

Devant son air malheureux, il ajouta:

- Je ne me suis jamais senti aussi impuissant. Je n'ai pas peur des problèmes et les obstacles sont là pour être abattus. Mais le secret et le silence, c'est tout autre chose.

Brusquement, il lui tendit la main.

- Faites-moi confiance. Laissez-moi démêler cet écheveau dont vous ne pouvez venir à bout toute seule.

Le ton de sa voix, sa gentillesse, cette main tendue, tout cela fit monter les larmes aux yeux d'Alita. Elle n'était pas habituée à être traitée avec une telle douceur. Elle le regarda et les mots lui manquèrent.

- Faites-moi confiance, répéta-t-il tranquillement.

Sans qu'elle comprenne comment, sa main se retrouva dans la sienne. Un frisson inexplicable la parcourut. On eût dit que du vif-argent lui courait dans les veines ...

- Je ne demande qu'à vous faire confiance, murmura-t-elle. Si je ne peux pas, c'est que ce secret ne m'appartient pas. Mais je n'oublierai jamais votre gentillesse, et combien j'ai été heureuse ici.

Il serra sa main dans la sienne comme pour la soutenir, la maintenir à la surface de l'eau et l'empêcher de se noyer. Par un effort surhumain, elle s'exhorta à être raisonnable, à regarder la réalité en face. Il fallait s'en aller ...

Elle ne sut pas si elle s'était levée de sa propre volonté ou s'il l'avait aidée, mais elle se retrouva debout à côté de lui. Il la contempla pendant un long moment.

- Je crois que vous avez eu assez d'émotions pour aujourd'hui. Rentrez chez vous et, par pitié, laissez ces chevaux se débrouiller tous seuls pour une fois! Allez vous coucher et tâchez de vous reposer. Nous reparlerons de tout ceci demain.

- Demain?

- Le duc m'a expressément invité à utiliser son champ de courses, remarqua-t-il avec un sourire en coin.

Ce fut comme si le soleil se remettait à briller d'un seul coup. Il ne lui en voulait pas! Même si elle ne pouvait plus venir à Marshfield, ils se retrouveraient chaque matin pour sauter les obstacles!

Comme s'il lisait en elle, il ajouta:

- Rentrez chez vous et faites ce que je vous dis.

- Vous n'êtes pas fâché?

Elle connaissait la réponse mais voulait se l'entendre dire.

- Pas contre vous.

Il ramassa sa casquette et la lui tendit. . .

- Cessez de vous inquiéter. Les chose finissent toujours par s'arranger, surtout quand je suis là pour leur donner un petit coup de pouce.. .

- Il ne faut pas ... vous occuper de cela, répliqua-

t-elle, d'un ton moins convaincu.

Sans répondre, il lui ouvrit la porte et l'accompagna jusqu'à l'écurie. Alita ne cessa de se répéter: « C'est la dernière fois, la dernière fois ... »

Il lui semblait que ses pas lui renvoyaient l'écho de ses pensées.

Quand on lui amena Flamingo et qu'elle fut prête partir, Clint Wilbur remarqua, en caressant l'encolure du cheval:

- Il n'a pas de problèmes, lui, au moins.

- Bien sûr que si! répondit-elle avec un effort pour paraître désinvolte. Il doit répéter son rôle : il est bien décidé à attirer a lui toute la gloire et tous les applaudissements!.

- Je suis certain qu'il y arrivera sans peine, fit-il du même ton léger. A propos, pourriez-vous lui demander ce qu'il préfère? Une botte de carottes ou un panier de pommes?

- Gourmand comme il est, je suis sûre qu'il exigera les deux!

Clint Wilbur la regarda partir en riant. Si elle avait jeté un coup d'œil en arrière, elle aurait vu qu'il sortait de l'écurie pour la suivre encore des yeux.

Elle filait maintenant à toute allure sous les grands chênes comme pour rattraper le temps perdu et regagner le château aussi vite que possible.

L'après-midi du dimanche, Alita partit au galop vers Marshfield. L'enthousiasme lui donnait des ailes. Il semblait incroyable que tant de choses aient pu se produire en une seule semaine. Hélas! Une fois cette soirée terminée, la vie reprendrait comme avant l'arrivée de Clint Wilbur ...

Le lendemain du jour où, à sa grande honte, elle s'était évanouie, elle était pleine d'appréhension en arrivant sur le champ de courses. Au fur et à mesure que le temps passait sans que Clint donne signe de vie, elle voyait ses pires craintes se réaliser. Le monde entier lui semblait gris, le présent aussi désespéré que l'avenir.

Soudain son cœur bondit: il venait de surgir du sous-bois. Mais il n'était pas seul! Un autre cavalier trottait à côté de lui avec la même aisance. Grand lui aussi, il portait une veste, une culotte et un chapeau à large bord qui ne ressemblaient en rien à la tenue traditionnelle anglaise.

Clint Wilbur mit pied à terre.

- Bonjour, mademoiselle Blair, fit-il. Je vous présente Burt Ackberg, un ami qui était très impatient de vous rencontrer. Inutile de préciser qu'il vient du Texas, lui aussi!

Si elle ne l'avait déjà deviné à son apparence, Alita l'aurait découvert à son accent.

- Salut! fit-il en soulevant son chapeau. Je suis bougrement content de faire votre connaissance!

- Burt sera la vedette masculine de notre spectacle. C'est le cavalier le plus extraordinaire que j'aie jamais vu et ses prouesses ne manqueront



pas d'enchanter le public.

- Arrête tes flatteries, Clint! La petite demoiselle va me prendre pour un véritable m'as-tu-vu!

- C'est bien ce que tu es! répondit Clint Wilbur en souriant. Et c'est justement ce dont nous avons besoin, Mlle Blair et moi, pour assurer le succès de cette soirée.

Sans plus perdre de temps en paroles inutiles, Burt Ackberg examina les chevaux, manifestement impressionné. Puis il sauta quelques obstacles, prouvant avec éclat que les louanges de son ami n'avaient rien d'exagéré.

Clint se tourna vers Alita et lui tendit un chronomètre.

- Je vous propose de chronométrer à la seconde près le temps que je vais mettre à parcourir cette distance, monté sur King Hal. Burt essaiera ensuite de faire mieux avec Red Trump.

Il enfourcha son cheval et s'élança à une allure foudroyante. Lorsqu'elle arrêta le chronomètre, Alita n'en croyait pas ses yeux.

- Tout ce que je peux dire, c'est que chez nous, même les tortues vont plus vite! fit Burt d'un ton taquin.

Il sauta sur Red Trump, en monte de jockey malgré sa taille, et mit trois secondes de moins que son ami pour effectuer le même parcours. Pas le moins du monde contrarié, Clint Wilbur s'adressa en souriant à Alita:

- Voyons ce que vous pouvez faire sur Rajah! Elle allait protester et réclamer Flamingo mais se ravisa: un connaisseur comme lui avait sûrement une bonne raison de choisir Rajah.

Elle fut très mortifiée de n'arriver qu'en troisième position. Les deux hommes ne l'en félicitèrent pas moins, affirmant que pour une première tentative, son score était excellent. Ils recommencèrent alors avec d'autres chevaux, mais de toute évidence les trois premiers étaient les plus rapides.

Lorsqu'il fut temps pour Alita de rentrer au château, Clint la prévint:

- Préparez-vous à une surprise demain matin! Elle ouvrit de grands yeux.

- C'était déjà fantastique aujourd'hui! Mais si nous recommençons demain, j'aimerais essayer Flamingo et Wild West.

- Wild West si vous voulez, mais pas Flamingo. Elle ne lui demanda pas d'explication: si c'était en rapport avec le spectacle, il ne verrait pas d'un bon œil qu'elle discute ses décisions. Elle n'avait d'ailleurs pas une seconde à perdre si elle voulait arriver à l'heure au château.

Plus tard, dans la soirée, son oncle s'assura qu'elle avait bien suivi ses instructions.

- As-tu averti Wilbur que tu ne retournerais plus à Marshfield?

- Oui, oncle Lionel.

- Quand prendra-t-il livraison des chevaux?

- Des que les écuries seront terminées.

- En ce qui me concerne, fit le duc, le plus tôt sera le mieux.

Alita comprit qu'il était impatient de recevoir son chèque.

- Vous n'avez pas oublié, mon oncle, demanda-t-elle timidement, que ... vous avez promis de consacrer un peu d'argent à l'achat de nouveaux pur-sang?

Comme il ne réagissait pas, elle s'empressa d'ajouter:

- Sinon, Hermione ne pourra pas monter cet hiver.

- Je te donnerai deux mille livres, fit le duc après réflexion. Pas un sou de plus.

- Merci, Oncle Lionel, merci beaucoup.

Ce n'était rien étant donné ce qu'il allait toucher et le fait que les écuries seraient pratiquement Vides: Elle ne put s'empêcher de penser qu'en travaillant avec Clint Wilbur elle aurait pu acheter des dizaines

de chevaux et monter une écurie exceptionnelle ... Quoi de plus exaltant? Mais il était absurde de rêver ainsi. Elle ferait mieux de se rejouir d'avoir obtenu un peu d'argent de son oncle ...

- Deux mille livres! fit Sam lorsqu'elle lui annonça la nouvelle. Ce sera pas assez pour ce que vous voulez, m'zelle Alita.

- Il ne nous restera plus qu'à travailler dur sur les poulains. Trois de ceux qui sont nés au printemps paraissent très prometteurs.

- J'irai voir ce jeune cheval dont je vous ai causé.

Le propriétaire est un ami à moi, il en aura peut-être d'autres qui en vaudront la peine.

Ils entamèrent une discussion animée sur la façon de dépenser au mieux la précieuse somme qui leur était allouée. Alita devait à tout prix essayer de s'intéresser à l'avenir de son écurie pour compenser le vide que laisserait en elle la perte de son travail chez Clint Wilbur. « Il construira son propre champ de courses, et je ne le reverrai jamais plus », se dit-elle, le cœur serré.

Le lendemain matin, elle était prête plus tôt qu'à l'ordinaire et Sam lui-même grommela tant elle le pressait de seller les chevaux. Elle sortit sur Flamingo, tenant Rajah par la bride. Lorsqu'elle atteignit l'hippodrome, elle resta bouche bée: au centre du champ, vide la veille encore, se dressait maintenant un petit parcours de sept obstacles. Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre que Clint Wilbur avait construit là une réplique exacte du manège. Une barrière enfermait la piste, parachevant l'illusion. Elle avait peine à croire qu'il se soit donné tant de mal pour lui éviter de désobéir à son oncle.

Dès qu'elle le vit apparaître, elle s'élança vers lui, les yeux brillants.

- Quelle merveilleuse idée! Merci! Merci mille fois!

- J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, répondit-il. D'ailleurs, nous avons tellement bu hier soir, Burt et moi, que nous avons intérêt à nous entraîner en plein air!

Les obstacles très rapprochés rendaient le parcours difficile, mais les deux cavaliers surent très vite trouver le rythme qui convenait- Rajah fit plusieurs fautes au début- Alita s'en attribua toute-fois la responsabilité et elle observa les deux hommes jusqu'à ce qu'elle fût capable de les imiter. Elle n'eut par contre aucun mal avec Flamingo. Comme Clint Wilbur l'avait remarqué, il devinait ce qu'elle attendait de lui.

La semaine passa sans qu'elle s'en aperçût. Son enthousiasme était tel qu'elle revenait souvent seule dans l'après-midi avec Rajah. Elle répétait également avec Flamingo les nouveaux tours qu'elle lui avait enseignés et le soir, à peine sa tête avait- elle touché l'oreiller qu'elle s'endormait, épuisée.

Elle avait découvert dans la bibliothèque un livre qui décrivait les numéros dont les Lipizzans de l'Ecole espagnole régalaient leur public. Flamingo apprenait vite. Il n'égalerait sans doute jamais les fameux Lipizzans blancs et leurs danses sophistiquées, mais Alita était convaincue qu'il saurait aller droit au cœur des amateurs.

Un beau soir, au cours du dîner, la duchesse déclara d'un ton aigre:

- On aurait pu penser que tu réserverais un peu de ton précieux temps pour nous aider, Hermione et moi, à préparer notre visite à Windsor.

- Je suis désolée, tante Emily. Je ne savais pas que vous aviez besoin de moi.

- Deux bras supplémentaires ne sont jamais superflus, mais je suppose que les chevaux sont

plus importants que nous!.

- Je suis désolée, répéta poliment Alita. Puis-je faire quelque chose pour vous ce soir.

Elle comprit, à son hésitation, qu'on n'avait pas besoin de ses services. La duchesse, ces derniers temps, cherchait simplement à se montrer désagréables.

Avait-elle deviné pourquoi sa nièce manifestait un tel empressement à se rendre à Marshfield ? Ses regards méprisants indiquaient assez qu'elle n'imaginait pas qu'un homme puisse un jour la remarquer et M. Wilbur moins qu'un autre, lui qui n'était même pas tombé amoureux d'Hermione. Mais sait-on jamais?

Il était important pour elle et son époux que personne, et à fortiori un proche voisin, ne sache qu'Alita était leur parente. Mais pour que le duc se soit mis dans une telle colère, la duchesse lui avait sans doute tenu un discours de ce genre: «Un domestique ne pourrait pas quitter son travail comme le fait votre nièce. Si vous tenez à ce qu'elle s'occupe des chevaux, que ce soit dans nos écuries. Nous l'avions décidé au départ: elle ne doit pas quitter les environs du château »

A force de vivre sous la férule de sa tante, Alita devinait ses pensées avant même qu'elle ait ouvert la bouche. Mais alors qu'autrefois elle aurait été déprimée, humiliée par son mépris, elle était maintenant simplement impatiente de les voir partir pour Windsor.

Ils quittèrent le château le vendredi matin, au milieu d'un déluge d'instructions de dernière minute et de bagages oubliés. Le duc était d'humeur exécrable. Il détestait voyager en compagnie de sa femme et de sa fille. Lorsqu'ils se rendaient à Langstone House, leur résidence de Park Lane, il faisait le trajet tout seul; son épouse et Hermione le rejoignaient un peu plus tard. Mais cette fois, la duchesse avait tenu à ce qu'ils partent ensemble et Alita était soulagée de pouvoir échapper aux chamailleries qui allaient les occuper jusqu'à Londres.

Comme leur voiture s'éloignait, il lui sembla que le soleil se mettait à briller. Elle se sentit soudain plus légère. Elle était libre! Libre pour le restant de la journée, pour le samedi, le dimanche et une partie du lundi. C'était presque trop beau! Elle commença à chanter.

Elle ne fut pas surprise de voir arriver Clint Wilbur alors qu'elle entraînait une fois de plus Flamingo sur le parcours miniature. Souriant, il demanda:

- Ils sont partis?

- Oui!

Clint Wilbur remarqua qu'elle paraissait d'une gaieté inhabituelle.

- Nous avons du pain sur la planche à présent! fit-il. Je propose que vous ameniez tout de suite Flamingo au manège. Il doit s'habituer aux lumières et surtout à la musique.

- Je n'y avais pas pensé! S'exclama-t-elle.

- Il y sera certainement plus sensible que les autres. Ceux-ci, nous les ferons répéter demain. Dès l'aube, il nous faudra disposer de tous ceux qui vont participer au spectacle.

- Je vais le dire à Sam!

Les écuries devaient être prêtes maintenant:

Clint Wilbur n'avait laissé les chevaux au château que pour permettre à Alita de les entraîner sans désobéir à son oncle.

- Vous n'aurez donc plus qu'à monter Flamingo, reprit-il. Mais d'ores et déjà, laissez-moi vous dire que j'aurai besoin de vous du matin au soir pour la répétition générale.

En arrivant au manège, Alita resta bouche bée devant les changements qui étaient intervenus. Seul Clint Wilbur, avec son dynamisme et son mépris total de la dépense, pouvait accomplir tant de choses en ce temps record. Les murs avaient été repeints, le sol était couvert de sable. Tous les sièges avaient été retirés et, au balcon, on avait installé de confortables et luxueux fauteuils. De lourds rideaux de velours pourpre habillaient à présent les fenêtres et une estrade avait été spécialement aménagée pour les musiciens à l'extrémité du balcon. La tribune d'honneur était fleurie, comme pour recevoir une personnalité de sang royal. C'était le cas, en un sens, car Nellie Farren était bien la reine du Gaiety.

La salle s'illumina et le manège resplendit aussi- tôt d'un éclat féérique. Les lumières, soigneusement disposées de façon à ne pas

éblouir les chevaux, mettraient leur robe en valeur et souligneraient subtilement l'élégance des cavaliers.

- Alors, des critiques? demanda Clint Wilbur.

- Lesquelles? C'est impossible. C'est la perfection même!

- Espérons que Flamingo sera satisfait, lui aussi.

- Je ne peux pas lui procurer un orchestre pour l'instant, mais je vais jouer du piano et nous verrons s'il apprécie mes efforts.

Il s'installa au balcon, tandis qu'Alita attendait derrière la porte à double battant. Aux premiers accents d'une valse viennoise, elle fit entrer sa monture sur la piste et l'entraîna d'une main sûre vers l'obstacle. Il effectua le parcours sans la moindre faute. Après deux tours de piste, la musique ayant cessé, elle s'aperçut que Clint Wilbur la regardait, penché au balcon.

- C'est merveilleux! S'exclama-t-elle. Et Flamingo est de mon avis!

- Peut-être pourrait-il le montrer de façon plus éloquente, suggéra-t-il.

Alita lui adressa un large sourire pour lui montrer qu'elle avait saisi sa pensée. Aussitôt, Flamingo exécuta une révérence et Clint Wilbur applaudit. - Avez-vous établi votre liste pour la musique d'accompagnement?

- Je l'ai dans la poche.

- Le chef d'orchestre est prévenu. Si vous voulez bien me la donner, je vais la poser sur son pupitre.

Il se pencha pour attraper la feuille qu'Alita lui tendait et leurs doigts se touchèrent. Elle éprouva de nouveau cette étrange sensation qui l'avait envahie lorsqu'il lui tenait la main, dans la bibliothèque. Quand elle plongea son regard dans les yeux bleus de Wilbur, on aurait dit qu'ils se parlaient et, cependant, ce qu'ils échangèrent n'aurait pu se traduire par des mots.

Alita fit sortir et rentrer Flamingo plusieurs fois afin de l'habituer aux

changements de lumière. Toute la journée du samedi ils travaillèrent à la répétition générale. Alita eut l'occasion d'admirer les prouesses de Burt Ackberg. Il faisait tournoyer un lasso au-dessus de sa tête et, à l'exemple des Cosaques, sautait les obstacles debout, en équilibre sur la selle.

- Vous devriez travailler dans un cirque! s'écria Alita, en riant et en l'applaudissant.

- Il l'a fait, expliqua Clint Wilbur. Et les recettes de son cirque étaient intégralement versées à un hôpital pour enfants.

Jamais Alita n'avait été plus heureuse qu'en compagnie de ces deux hommes, qui la taquinaient, la faisaient rire et tenaient compte de ce qu'elle disait. Malgré les protestations de Burt, Clint Wilbur les obligea à déjeuner copieusement, puis les interrompit encore à l'heure du thé.

- Nous sommes en Angleterre, déclara-t-il gravement à son ami. Comment veux-tu qu'une Anglaise continue sa journée sans sa traditionnelle tasse de thé!

- Ils en ont d'étranges traditions, ici! Ma foi, si la chasse est aussi bonne qu'on le dit, je suis prêt à porter une queue de pie au dîner et même à tenir mes couverts comme des aiguilles à tricoter!

- Il y a bien pire, tu verras!

- Oh! Je sais! J'en apprends tous les jours. Mais si tu me répètes encore une fois que je ne m'habille pas comme il faut, je rentre tout de suite au Texas!

Clint et Alita s'écrièrent en chœur que la représentation ne pouvait avoir lieu sans lui. Ils se remirent tous les trois au travail, s'interrompant parfois pour rire des plaisanteries de Burt, qui se moquait de la façon de parler des Anglais et de leurs manières raides et empruntées.

Alita s'amusait tellement que, quand le soleil disparut à l'horizon, elle se serait mise à pleurer s'il n'y avait pas eu la perspective d'une autre



journée aussi merveilleuse. Les deux hommes l'accompagnèrent jusqu'au bois. Lorsqu'elle se retrouva sur les terres du duc, ils soulevèrent leur chapeau en guise de salut, la laissant continuer seule: Clint Wilbur prenait soin de sauvegarder sa réputation, même auprès des domestiques.

Elle s'endormit dans son château lugubre et silencieux, songeant à la gaieté qui devait régner à Marshfield et que le lendemain ne viendrait jamais assez vite.

En se réveillant, sa première pensée fut pour Clint Wilbur. Ses invités étaient sans doute arrivés à présent. Il avait fait mettre à leur disposition un train privé, depuis Londres jusqu'à la gare la plus proche de Marshfield. Alita n'était jamais montée dans un train de ce genre, mais son père lui en avait raconté les merveilles. Celui du prince de Galles, par exemple, était somptueusement décoré. Des domestiques en livrée y attendaient les invités, leur servant des repas de sept ou huit plats. « Il y aura des fleurs et du champagne », songea-t-elle. Qui, d'ailleurs, le méritait plus que Nellie Farren? La « petite Nellie » était l'idole de Londres depuis des années.

Mais ce n'était pas elle, c'était Mlle Wadman qu'il connaissait plus particulièrement, et Alita ne cessait de se remémorer ce qu'elle avait lu à son sujet. Elle avait remarqué que Clint Wilbur en parlait avec chaleur et, tout en chevauchant vers le manoir, elle se demandait s'il était amoureux d'elle. Pourquoi, sinon, aurait-il fait des préparatifs aussi ruineux pour sa visite? Et pourquoi ce spectacle manifestement donné en son honneur? Cette idée lui était plus douloureuse, plus insupportable encore que la perspective de sa solitude à venir. « Il serait normal qu'il l'aime, songea-t-elle. Elle est belle, vive, enjouée. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce qu'un homme aussi brillant que lui trouve les Anglaises insipides. Je sais si peu de chose, et Hermione, jolie comme elle est, ignore tout des sujets qui le passionnent. » Il jouait même très bien du piano. Mlle Wadman chantait-elle parfois pour lui, de cette voix qu'encensaient tous les critiques?

Elle eut soudain envie de faire demi-tour, de renoncer à participer à

la représentation. Mais comment faire une chose pareille à quelqu'un qui ne lui avait témoigné que gentillesse? Ce serait pour lui non seulement une déception, mais une insulte. « D'ailleurs, n'avons-nous pas passé de merveilleux moments ensemble, en tête-à-tête? » se dit-elle, reprenant courage.

En arrivant, elle suivit scrupuleusement les instructions de Clint Wilbur. « Je ne veux pas qu'on vous voie avant le lever du rideau, lui avait-il expliqué. Allez directement dans la chambre. Tout sera prêt et vous y attendra. » Et en effet les deux habits, le noir et le gris, étaient là, étalés sur le lit.

Une femme se présenta aussitôt.

- Bonsoir, mademoiselle. Je suis l'habilleuse de Mlle Nellie Farren.

Alita la dévisagea, interloquée.

- M. Wilbur m'a demandé de vous coiffer et de vous aider à vous habiller.

- C'est très gentil, mais je ne voudrais pas que vous vous dérangiez pour moi.

- Cela ne me dérange pas du tout. D'ailleurs, Mlle Nellie est enchantée que M. Wilbur veuille, si j'ose dire, vous donner la tête de l'emploi!

Riant de sa plaisanterie, elle ajouta, en lui tendant un ravissant peignoir de soie brodé de dentelle:

- Déshabillez-vous, et mettez ceci.

Alita était trop timide pour lui demander si ce peignoir appartenait à Nellie Farren. Elle se contenta de l'enfiler et s'installa devant la coiffeuse. Afin de paraître à son avantage, elle s'était lavée les cheveux le matin même en suivant les conseils de la modiste. Elle les laissa retomber sur ses épaules tandis que l'habilleuse s'emparait d'une brosse.

- Vous avez de très beaux cheveux, mademoiselle.

- Je crains qu'ils ne soient difficiles à coiffer, fit Alita d'un ton d'excuse.
- Je peux venir à bout de n'importe quelle espèce de cheveux, répondit la femme en souriant. Ceux de Mlle Farren sont fins et ne gardent pas leur pli. Mais comme elle joue souvent des rôles masculins, elle préfère les porter courts. Ce sera le cas pour son prochain spectacle, *Little Jack Sheppard*.
- J'espère que ce sera un grand succès.
- Avec Nellie Farren dans le rôle principal, cela ne fait aucun doute!
- J'ai envie de la voir depuis si longtemps!
- Elle aussi brûle de vous connaître après tout ce que lui a raconté M. Wilbur.
- J'ai peine à le croire! Mon père me parlait toujours de la foule d'admirateurs qui l'attendent après chaque représentation. Il paraît qu'elle est vive comme une étincelle.
- C'est assez juste. D'ailleurs, je me suis toujours demandé comment elle pouvait avoir une telle vitalité: elle ne mange pratiquement que du pain et du beurre! Je suppose qu'elle vit sur les nerfs. A vrai dire, les applaudissements du public lui servent de stimulant, ajouta-t-elle en riant.

Tout en lui brossant énergiquement les cheveux, elle racontait à Alita comment le public veillait sur la comédienne.

- Pour rentrer chez elle, elle doit traverser des quartiers peu sûrs et, chaque soir, une escorte se forme spontanément pour la raccompagner en courant derrière sa voiture.
- C'est merveilleux! Ce sont des gens qu'elle connaît?
- Oh non! De simples admirateurs; ils se volatilisent dès qu'ils la considèrent en sécurité.
- Je n'ai jamais rien entendu d'aussi flatteur pour quelqu'un!

-Ils n'attendent aucun remerciement. Ce sont des gens comme eux qui remplissent la salle, soir après soir.

Tout en bavardant avec Alita, elle lui avait fait des boucles à l'aide de bigoudis qu'elle lui enlevait maintenant. Elle lui remonta les cheveux tout autour de la tête et, avant qu'Alita ait compris ce qui allait lui arriver, l'habilleuse avait saisi une paire de ciseaux et lui avait coupé une petite frange sur le front. Alita ne se reconnaissait plus. Ses traits paraissaient adoucis, ses yeux plus grands et plus expressifs qu'auparavant.

- Cela ne me ressemble pas du tout, murmura-t-elle, ébahie.

- Attendez d'avoir mis votre costume et vous verrez! D'abord le noir, m'a dit M. Wilbur.

Il n'avait peut-être pas été cousu sur elle comme celui de l'Impératrice mais Alita n'avait jamais porté un vêtement fait sur mesure pour elle. Pour la première fois, elle prenait conscience qu'elle avait la taille fine et une silhouette parfaite. Elle rougit de plaisir en pensant qu'à cheval elle paraîtrait sûrement encore plus élégante. Quand la toque fut posée, exactement comme il faut, sur sa tête, elle se regarda avec stupeur, convaincue que personne, pas même son oncle ou sa tante, ne la reconnaîtrait.

L'habilleuse jeta un coup d'œil à la pendule.

- Si nous étions au théâtre, fit-elle en souriant vous entendriez déjà: « Dépêchez-vous, mademoiselle Blair, ça va être à vous. »

- Je descends immédiatement! Et merci, merci beaucoup!

Elle ramassa ses gants neufs, une cravache à manche d'argent qu'elle voyait pour la première fois, enfila ses bottes noires qui lui faisaient le pied minuscule et sortit en courant.

Comme ils en étaient convenus, elle alla retrouver Clint Wilbur dans l'écurie. Il l'attendait, debout près de Rajah, et elle se sentit soudain tout intimidée. Il l'examina longuement, l'œil brillant, et déclara en souriant:

- Rajah va être fier de vous!

Si Wilbur avait voulu qu'elle porte un habit noir c'était sans doute à cause de la couleur de Rajah ...

Il l'aida à monter en selle et arrangea le pli de sa jupe sur le bout brillant de sa botte. Même à la chasse, auprès des belles dames du Quexby, elle aurait fait sensation. Quel dommage que tout cela soit si éphémère! Après cette soirée, personne ne la verrait plus dans cette tenue ... Mais foin des regrets! Le moment était à la joie ... et à l'inquiétude.

Clint Wilbur, qui devinait sa nervosité, posa sur la sienne une main rassurante.

- Vous allez être éblouissante, comme d'habitude! Burt est en train de les faire rire pour rompre la glace.

Alita entendait en effet de grands éclats de rire en provenance du manège. Elle était si émue qu'elle n'avait pas remarqué que la musique avait attaqué, signalant le début du spectacle. Malgré sa nervosité, elle avait une confiance aveugle en Rajah: il ne la laisserait pas tomber lorsqu'elle franchirait la double porte!

Elle ne distingua tout d'abord qu'une lumière dorée et le premier obstacle qui se dressait devant elle. Puis, à mesure que Rajah passait brillamment les barrières, elle remarqua qu'il y avait beaucoup plus de monde qu'elle ne l'avait supposé. Lorsqu'elle ramena son cheval au centre de la piste pour saluer les spectateurs, son attention fut attirée par un visage séduisant, aux yeux aussi bleus que la mer et au sourire éclatant.

Nellie Farren applaudissait avec enthousiasme, de même que tous ceux qui l'entouraient. C'était stupide de sa part, bien sûr, mais Alita avait cru que Nellie Farren et Mlle Wadman seraient les seules invitées de Clint Wilbur. Elle n'avait pas prévu qu'il y aurait tant de monde au balcon et les applaudissements l'assourdisaient presque lorsqu'elle quitta la salle.

Elle passa devant Clint Wilbur qui lui souffla:

- Magnifique!

L'instant d'après, monté sur King Hal, il franchissait à son tour les obstacles.

Alita retrouva Burt Ackberg devant l'écurie. Il posa sur elle un regard admiratif.

- Rien d'étonnant à ce que vous les ayez conquis! observa-t-il de son accent traînant.

- Ils riaient tellement quand vous avez fait votre numéro! J'aurais voulu voir ce que vous faisiez!

- Le clown, tout simplement! C'est une vieille habitude.

Ils ne s'étaient jamais trouvés seuls auparavant, et tandis qu'ils attendaient ensemble que Clint ait terminé son exhibition, Alita demanda, curieuse:

-Vous connaissez M. Wilbur depuis longtemps?

- Pratiquement depuis que nous sommes *arrivés* dans ce monde *cruel*. Il ne vous a pas dit que nos ranches se touchent? Il y a à peine une dizaine de kilomètres entre les deux.

- Ici, c'est une grande distance, remarqua Alita.

- Evidemment, dans une petite île comme ça! Je pourrais presque la mettre dans ma poche et l'emporter chez moi.

- Vous oubliez notre vaste empire! riposta-t-elle.

- On pourrait l'emballer et le transporter en Amérique sans que rien ne dépasse!

Elle se mit à rire.

- Vous pensez rester longtemps chez M. Wilbur?

- Il me propose de chasser avec lui cet hiver.

C'est une expérience nouvelle qui me tente assez.

Alita pensa, à part elle, que ce serait également une expérience très nouvelle pour les membres du Quexby.

Un instant après, Clint Wilbur les rejoignait, suivi par un tonnerre d'applaudissements.

- Et maintenant, la course! C'est toi qui commences, Burt. Quelqu'un est en train de leur en expliquer les règles.

Le chronomètre était une énorme horloge placée de façon que les invités puissent vérifier le temps exact mis par chacun des concurrents. Tout était organisé de manière parfaitement professionnelle. Dès que Burt fut entré en piste, Alita déclara:

- Je suis sûre que vous pourriez produire un spectacle au *Gaiety* sans la moindre difficulté!

- J'essaierai peut-être un de ces jours, répondit Clint Wilbur. Vous voulez la vedette?

- Oh! Sûrement pas! Oui pourrait rivaliser avec Nellie Farren?

- C'est vrai, elle est sensationnelle! Elle et Mlle Wadman vont certainement faire le succès de *Little Jack Sheppard*.

Alita sentit de nouveau l'aiguillon de la jalousie la piquer, mais avant qu'elle ait pu répondre, Burt Ackberg avait achevé son numéro. C'était à son tour de courir.

Rajah comprit ce qu'elle attendait de lui. On aurait dit qu'il filait plus vite que le vent. Il semblait voler au-dessus des obstacles et les applaudissements explosèrent avant même qu'ils ne soient parvenus au but... Tandis qu'Alita regagnait la sortie, hors d'haleine, Burt lui lança un compliment qu'elle ne comprit pas mais qu'elle n'eut pas le temps de lui faire répéter. Elle sauta à terre, s'élança vers la maison et grimpa l'escalier quatre à quatre.

De toute évidence, l'habilleuse avait été prévenue: tout était prêt. Quelques secondes plus tard Alita, ayant changé d'habit, de toque et

de gants, dégringolait à nouveau l'escalier pour aller retrouver Flamingo. Ce ne fut qu'une fois en selle qu'elle mesura le raffinement dont Clint Wilbur avait fait preuve en choisissant cette nuance de gris, qui formait avec la robe du pur-sang un ensemble parfaitement harmonieux.

Le public partageait de toute évidence cet avis: à peine était-elle entrée qu'éclatait un tonnerre d'applaudissements. Elle amena Flamingo au centre de la piste pour lui faire saluer l'assistance, tandis que des mains invisibles faisaient disparaître les barrières. L'orchestre entama une valse du *Chevalier à la rose* et Flamingo décrivit lentement un grand cercle. Il redressa la tête, le cou arqué et la jambe tendue en un magnifique mouvement. Il se mit ensuite à danser comme elle le lui avait appris, valsant, marchant, valsant encore et regagnant enfin le centre de la piste pour saluer le public non sans une certaine arrogance, comme s'il était conscient de son propre talent.

Au changement de morceau, il se redressa en mesure relevant gracieusement la tête au rythme d'une musique sur laquelle les Lipizans espagnols de l'Ecole de Vienne exécutaient traditionnellement leurs pas compliqués. Si la danse était difficile les gestes de Flamingo n'en étaient pas moins tranquilles et parfaitement contrôlés. Il semblait s'amuser à se jouer de la complexité des mouvements qu'il accomplissait.

L'orchestre s'arrêta et ce fut la révérence finale.

Flamingo fléchit un genou, la tête touchant le sol, tandis qu'Alita restait bien droite sur sa selle, la cravache levée à hauteur de son front en un fier salut.

On aurait dit que le toit allait s'écrouler tant les acclamations furent enthousiastes. Flamingo se dirigea d'un pas majestueux vers la sortie.

Clint Wilbur attendait Alita dans la cour. Il la souleva de la selle pour la déposer à terre.



- Vous avez été merveilleuse! Absolument merveilleuse! Et maintenant, courez vite vous changer.

Ce fut comme s'il venait de la gifler. « Courez, vite vous changer! » Il voulait qu'elle s'en aille immédiatement qu'elle remette son vieil habit et rentre chez elle! Sans la laisser s'attarder très, longtemps. Elle avait cru que, peut-être, Il la présenterait à Nellie Farren et qu'elle pourrait passer un moment à écouter les commentaires sur le spectacle. Elle ne trouva rien à répondre tant elle était déçue d'être ramenée si brusquement à la réalité, Elle fit aussitôt demi-tour et s'éloigna, de crainte que Clint Wilbur ne lise sa peine dans son regard. Elle monta l'escalier en hâte. Elle avait compris qu'il ne souhaitait pas sa présence. Ses invités ne devaient pas la voir, ne devaient pas apprendre qu'elle n'était qu'une pauvre employée d'écurie qui n'avait pas sa place dans leur existence luxueuse et mondaine ...

L'habilleuse l'attendait dans la chambre.

- Vous avez eu du succès, mademoiselle? Quelle question! Belle comme vous l'êtes, le contraire serait étonnant!

- Oui ... j'ai eu du succès, répondit Alita d'une voix morne. Maintenant, je dois me changer.

- Et vite, si j'ai bien compris, fit l'habilleuse en l'aidant à défaire les agrafes de son costume. Tout est prêt. On a même envoyé de ravissants sous- vêtements pour aller avec votre toilette.

Alita crut avoir mal entendu. Posée sur une chaise, elle aperçut cependant une robe dont la teinte dorée chatoyait sous la lumière, évoquant l'éclat du soleil.

- Mais cette robe n'est pas à moi! Il doit y avoir une erreur!

- Certainement pas, mademoiselle! J'ai reçu des ordres, protesta l'habilleuse.

Alita la regarda, les yeux écarquillés.

- Quels ordres? balbutia-t-elle d'une voix qu'elle ne reconnaissait pas.

- M. Wilbur m'a spécifié que vous deviez mettre cette robe de soirée et vous rendre au salon. Quelqu'un vous attend pour vous y escorter.

Une invitée se leva, visiblement à contrecœur.

- Je crois qu'il est temps de nous retirer mais, quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais cette soirée!

Alita était convaincue que ce sentiment était partagé par toutes les personnes présentes. Elle-même en avait goûté chaque instant, trouvant tout passionnant et si différent de ce qu'elle avait vécu jusqu'alors! Elle aurait voulu que cela dure l'éternité.

Après un incomparable dîner accompagné de vins choisis avec un goût parfait, on était passés au salon. Nellie Farren avait dansé et chanté; quant à Mlle Wadman, elle avait réussi à entraîner tout le monde à chanter avec elle. Burt Ackberg les avait fait profiter de ses talents d'illusionniste et ses tours les avaient tous laissés pantois. Un ancien acteur avait entonné de vieilles chansons qu'Alita connaissait pour les avoir entendu jouer autrefois par sa mère. Elle en avait eu les larmes aux yeux.

Les invités commencèrent à se lever les uns après les autres.

- La vie va changer, maintenant que vous habitez le comté! fit l'un d'eux à l'adresse de Clint Wibur.

- Votre présence est une véritable bénédiction, enchérit un autre. Vous serez le bienvenu dans notre équipage du Quexby. Nous espérons bien vous voir à l'ouverture.

- J'attends moi-même ce moment avec impatience, répondit Clint Wilbur. Et j'espère que vous voudrez bien vous montrer aussi accueillants envers mon ami, Burt Ackberg.

- Avec joie! S'exclamèrent-ils en chœur. Mais, s'il monte comme ce soir, il va nous rendre tous Jaloux!

La chaleur de leur ton indiquait assez qu'ils considéraient ces deux hommes comme dignes d'eux: Ils étaient prêts à tout pardonner à des cavaliers de cette trempe.

Comme ils prenaient petit à petit le chemin de la sortie, Alita chuchota à Clint Wilbur:

- Il faut que je parte, moi aussi.
- Attendez un instant! Je vais vous raccompagner.

Sans lui laisser le temps de décliner son offre, il alla à la porte prendre congé de ses invités.

- Quelle merveilleuse soirée! s'écria Nellie Farren en se laissant tomber sur le sofa.
- Vous avez été extraordinaire! répondit Alita.
- Vous aussi, ma chère enfant!
- Merci de me le dire. Je me souviendrai toute ma vie de ce compliment.
- A voir comme vous montez, vous en recevrez bien d'autres!
- Merci, répondit-elle en souriant.

Elle quitta le salon, suivie de Clint Wilbur. Mais la porte franchie, elle lui dit aussitôt:

- Je vous en prie, restez avec vos invités. Je vous assure que tout ira bien.
- Je vous raccompagne, fit-il d'un ton sans réplique.

Un valet de pied s'avança avec une pèlerine en fourrure bordée de velours. Clint la lui prit des mains et la posa sur les épaules d'Alita.

Au bas des marches les attendait un coupé de ville tiré par deux chevaux. Après ravoir aidée à monter, Clint Wilbur s'assit à côté d'elle, tandis que le valet leur posait une couverture sur les genoux. La voiture s'ébranla. Elle était élégante et confortable; une lanterne

éclairait l'intérieur d'une douce lumière dorée.

- Comment vous remercier... vous dire ce que cette soirée représente pour moi? murmura Alita. - Et que représente-t-elle? demanda-t-il d'une voix grave.

- Quelque chose dont je n'aurais même jamais osé rêver... Quelque chose que je me rappellerai toute ma vie. J'y penserai encore quand ...

- Quand?

- Quand il ne me sera plus possible de vous voir.

- Etes-vous en train de me faire vos adieux?

- J'en ai peur ... Tôt ou tard, le duc découvrira que vous venez au champ de courses ... D'ailleurs, j'imagine que vous allez construire le vôtre ...

- Cette éventualité mise à part, j'aimerais que vous m'expliquiez en quoi nos rencontres devraient déplaire au duc.

Alita détourna la tête et il ne vit plus que son profil se détachant dans la pénombre.

- Je sais que ... cela vous agace, mais ... je ne peux pas répondre à cette question.

Elle s'empressa de détourner la conversation.

- Nous arrivons ... Comment vais-je vous retourner cette robe magnifique que vous m'avez si gentiment prêtée ce soir? Vous enverrez peut-être quelqu'un la chercher demain matin?

- C'est un cadeau, au même titre que vos tenues d'amazone.

- Un cadeau? Mais je ... vous savez bien que je ne peux accepter!

- Et que voulez-vous donc que j'en fasse?

Il était difficile de répondre à cela. Elle murmura, de façon un peu incohérente:

- Quand vous m'avez dit que vous m'habilleriez ... je ne pensais pas ... je n'ai pas supposé que ces vêtements ... je pourrais les garder ...

- Ils vous vont à ravir.

Surprise par son ton, elle le regarda, les yeux grands ouverts. La lueur de la bougie qui s'y reflétait les faisait paraître plus profonds encore.

- Dois-je vraiment vous dire que tout le monde, ce soir, a acclamé votre beauté au moins autant que votre talent?

- Vous vous moquez de moi!

- C'est la vérité. Il y a longtemps que j'avais compris de quoi vous auriez l'air, convenablement habillée.

Stupéfaite, elle balbutia:

-Mais ... comment? Il sourit :

- En voyant un pur-sang qui a été négligé, à la robe épaisse, souillée, à la crinière emmêlée rendu à l'état sauvage, comme on dit, le reconnaîtrez-vous pour ce qu'il est?

- Je ... je l'espère.

- Eh bien, dès que je vous ai vue, j'ai compris que

vous - pouviez être ce que vous êtes maintenant: ravissante, fascinante ... bien que toujours aussi mystérieuse!

Alita eut l'impression qu'il s'était rapproché d'elle. Elle était envoûtée par l'accent nouveau qu'elle percevait dans sa voix, elle ne bougea pas incapable d'autre chose que de le regarder. On aurait dit qu'il avait fait briller en elle une lumière qui avait déchiré le voile de tristesse et de malaise dans l'obscurité duquel elle vivait depuis si longtemps.

- Comment vous dire ... Comment vous expliquer tout ce que votre bonté m'a apporté?

- Pourquoi essayer? Il y a tant de manières de s'exprimer sans avoir recours aux mots.

Il passa un bras autour d'elle, lui souleva le menton et posa ses lèvres sur les siennes. La stupeur l'empêcha de réagir, et même de comprendre ce qui se passait. L'enlaçant tout à fait il l'attira à lui. Ses lèvres éveillaient en elle cette sensation étrange qu'elle avait éprouvée lorsque leurs mains s'étaient touchées ... Du vif-argent courait dans ses veines. Mais maintenant, c'était beaucoup plus intense, beaucoup plus merveilleux. Voilà donc ce qu'elle avait tant désiré, ce à quoi elle aspirait inconsciemment depuis le jour où elle l'avait rencontré. C'était l'amour qui lui avait fait compter les heures qui la séparaient de lui, l'amour qui l'avait rendue jalouse des femmes qu'il recevait avec tant de faste, l'amour qui la faisait vibrer comme un violon sous les doigts d'un virtuose. Tout ce qui couvait en elle paraissait exploser soudain sous la pression d'une force puissante, irrésistible, à la magie de laquelle elle ne pouvait que s'abandonner.

Il l'embrassa, et l'on aurait dit que ses lèvres s'emparaient de son âme pour la faire sienne. Elle était transportée d'une extase qui la dirigeait vers une lumière aveuglante. La bouche de Clint Wilbur était possessive, exigeante au point qu'elle ne pouvait plus respirer. Elle frissonna, prête à mourir à l'instant dans ses bras. Que pouvait-il lui arriver de mieux? Comment allait-elle pouvoir continuer à vivre loin de lui, retrouver sa solitude désolée?

Les chevaux s'arrêtèrent soudain. Elle allait le quitter maintenant, et rien ne serait jamais plus comme avant. Il la libéra à regret. Elle le regardait, comme hypnotisée, avec le sentiment étrange que son corps tout entier rayonnait d'un éclat inexplicable.

Le valet de pied lui ouvrit la portière, et Alita mit pied à terre. Consternée, elle comprit que les domestiques avaient dû réveiller le veilleur de nuit, car la grande porte était ouverte. Elle avança lentement, troublée par la présence de Clint Wilbur à côté d'elle. Dans le hall, elle trouva le vieux Johnson, gardien du château depuis des lustres et aujourd'hui à moitié aveugle, qui lui dit d'une voix chevrotante:

- Je me demandais qui c'était, mademoiselle Alita. Je ne savais pas

que vous étiez sortie!

Alita ne répondit pas. Le hall était faiblement éclairé par une lanterne posée près de la chaise capitonnée où prenait place le gardien lorsqu'il n'était pas en train d'effectuer ses rondes nocturnes. Elle plongea les yeux dans ceux de Clint Wilbur, essaya de parler, mais aucun son ne s'échappa de ses lèvres. Il la regarda un long moment et lui prit la main, comme s'il comprenait ce qu'elle avait voulu exprimer.

- A demain, fit-il doucement, mais pas avant midi.

Je veux que vous vous reposiez. Etant donné ce qu'il vous reste de chevaux, vous n'avez aucune raison de vous lever tôt.

C'était un ordre. Puis il porta sa main à ses lèvres et y déposa un baiser.

- Bonne nuit, murmura-t-il tranquillement.

Il retourna à la voiture. Quand les chevaux eurent disparu et que le vieux Johnson eut verrouillé la porte, Alita remarqua une valise de cuir posée sur le sol auprès de deux cartons à chapeaux.

Tournant les talons, elle grimpa l'escalier en courant. Elle ne voulait pas répondre aux questions de Johnson, elle ne voulait pas que des mots viennent effacer les baisers sur ses lèvres.

Avant même d'avoir jeté un coup d'œil à la pendule, Alita sut qu'il était très tard. Après son retour, la veille au soir, elle avait traîné interminablement avant d'aller se coucher. Elle s'était contemplée dans le miroir de sa chambre, se demandant si, l'image rayonnante qu'elle avait devant elle était bien celle d'Alita Lang. Par quel coup de baguette magique avait-elle été transformée en une femme aussi belle, aussi gracieuse, aussi élégante que toutes celles qu'elle avait rencontrées ce soir?

Seul Clint Wilbur pouvait avoir deviné que le jaune très pâle de sa robe était le complément idéal à la couleur étrange de sa chevelure. Son teint semblait plus clair et un éclat doré qu'elle n'avait encore



jamais remarqué brillait dans ses yeux gris.

Mais ce n'était pas seulement la robe qui avait produit cette métamorphose. C'était l'amour. L'amour dont les vibrations, au lieu de s'apaiser, à présent qu'elle était seule, prenaient de plus en plus d'ampleur. Il lui semblait que tout son corps s'éveillait enfin.

- Je l'aime! Je l'aime! confia-t-elle à son reflet.

Elle se détourna soudain du miroir en laissant échapper un gémissement. Son amour était sans espoir et plus tôt elle ferait face à la réalité, mieux cela vaudrait.

Pourtant, une fois dans son lit elle ne put que penser aux baisers de Clint, l'émotion intense qu'elle avait ressentie, faite pour moitié d'extase, pour moitié de douleur. « Je l'aime! Je l'aime. » se répétait-elle inlassablement, comme si par ce moyen elle espérait lui faire parvenir son message, où qu'il se trouve.

A la lumière du jour, elle voyait maintenant les choses plus clairement. Tôt ou tard, il apprendrait la vérité. C'était inévitable, mais tout son être se révoltait à cette idée. « Pas tout de suite! Pas tout de suite! Profite encore un peu de ce mensonge paradisiaque! Peut-être t'embrassera-t-il encore une fois ... » Le perdre maintenant serait un supplice inexprimable par des mots.

Il lui avait promis de venir ce matin et la peur de ne pas être là quand il arriverait la tira aussitôt du lit. Elle venait de s'apercevoir, consternée, qu'il était 10 heures et demie passées. Les femmes de chambre, peu nombreuses au château, ne se donnaient jamais la peine de la réveiller. Elles avaient dû penser qu'elle s'était levée, comme d'habitude, à 6 heures, pour se rendre aux écuries.

« Je vais le voir, peut-être pour la dernière fois ... » Il allait falloir lui avouer la raison pour laquelle il lui serait désormais impossible de le rencontrer. Elle essaya d'écarter cette idée. Sa tante allait rentrer dans l'après-midi et se demander, soupçonneuse, ce qu'Alita avait bien pu faire en son absence. Mais, si grande que fût son imagination, elle ne pourrait jamais deviner la vérité ...

Après avoir fait sa toilette, Alita songea que son vieil habit se trouvait probablement dans la valise qu'elle avait aperçue la veille au pied de l'escalier. A sa grande surprise, elle la trouva devant sa porte, avec les deux cartons à chapeaux. Le vieux Johnson avait pris la peine de les lui monter!

Elle jeta un coup d'œil dans la penderie pour s'assurer que la robe jaune était toujours là. Pendue sur un cintre, celle-ci resplendissait comme le soleil. « Je ne la porterai jamais plus, et mes costumes d'amazone non plus », songea-t-elle avec encore plus de tristesse. Car comment expliquer qu'elle soit en possession de vêtements confectionnés par le tailleur et la couturière les plus renommés de Londres?

Ouvrant la somptueuse valise de cuir qui paraissait toute neuve, elle y trouva ses deux costumes, le gris et le noir et, par-dessous, le misérable habit élimé qu'elle portait depuis si longtemps. Elle les sortit tous les trois, indécise. Devait-elle faire face à la réalité et choisir le sien, ou valait-il mieux être belle, élégante une dernière fois, et montrer sa taille, plus fine encore que celle de l'Impératrice d'Autriche? Elle avait le sentiment que s'il la voyait revêtue de ses guenilles, Clint Wilbur regretterait peut-être de l'avoir embrassée. Qui a jamais eu envie d'embrasser un épouvantail?

Elle alla regarder ses cheveux dans le miroir de sa coiffeuse. Elle ne les avait pas brossés la veille, se contentant d'ôter les épingles de façon à pouvoir les remettre en place comme l'avait fait l'habilleuse. Par bonheur, sa coiffure avait survécu à une nuit de sommeil. Il ne lui restait plus qu'à la faire gonfler un peu sur les côtés et à peigner la frange.

Il n'en fallait pas plus pour la décider. Elle enfila l'habit gris, bien difficile àagrafer sans aide, glissa ses jambes fuselées dans ses élégantes bottes et sortit ses gants neufs de la valise pour une dernière fois. Ensuite, il lui faudrait cacher ces trésors, les garder sous clé comme des lettres d'amour jaunies par le temps. Elle était sur le point d'ouvrir le carton à chapeaux lorsqu'on frappa à la porte.

- Qui est là? demanda-t-elle, inquiète.

- C'est moi, Barnes, mademoiselle Alita. M. Wilbur vous demande. Je l'ai fait entrer au salon.

Le cœur battant, elle bredouilla avec difficulté:

- Je ... j'arrive dans un instant.

Pourquoi était-il là? Pourquoi ne l'avait-il pas rejointe sur le champ de courses, comme prévu? Bien sûr, le vieux Barnes se tairait si elle le lui demandait, mais elle répugnait à comploter avec les domestiques. Une pensée lui traversa l'esprit. Et s'il était arrivé quelque chose? Elle ne voyait pas quoi, mais d'un autre côté il lui semblait étrange que Clint Wilbur se présente au château contre la volonté du duc.

Alita cacha la valise sous le lit et le carton à chapeaux dans la penderie, verrouilla la porte et descendit.

Clint Wilbur l'attendait, debout devant la cheminée de l'austère salon. Comme il n'était pas en tenue d'équitation, Alita pensa soudain qu'elle s'était trompée et qu'ils n'avaient pas rendez-vous sur le champ de courses. Puis, lorsque leurs yeux se rencontrèrent, il lui devint impossible de former une seule pensée cohérente: l'amour l'inonda tout entière. Son cœur se mit à battre à tout rompre, elle avait du mal à respirer. .. Immobile, il la regardait venir à lui.

- Comment allez-vous? demanda-t-il.

- Très bien ...

Les mots importaient peu. Un courant magique passait entre eux.

- Pourquoi ... pourquoi êtes-vous venu ici?

murmura-t-elle, d'une voix à peine audible.

- Je ne pouvais plus attendre! Il fallait que je vous voie.

- Pourquoi?

Un sourire illumina son visage.

- Je croyais que vous devineriez la réponse!
- Je ... je m'apprêtais à aller à votre rencontre sur le champ de courses.
- Je sais. Mais il m'a semblé que l'endroit n'était guère propice à ce que j'ai à vous dire.
- De ... de quoi parlez-vous?

Il s'approcha d'elle et l'enlaça. Quand leurs lèvres se joignirent, Alita eut l'impression de se fondre en lui. Il l'embrassa comme il l'avait fait dans la voiture. Puis il la serra plus fort contre lui et leurs deux corps semblèrent n'en former plus qu'un. Un langoureux vertige s'était emparé d'elle, une douce musique chantait dans son cœur, qui disait un amour si envahissant que rien d'autre n'existait plus désormais. C'était comme s'il l'avait emmenée vers un paradis ensoleillé dont elle n'avait jamais encore soupçonné l'existence.

Quand finalement il écarta la tête, elle le regarda et les mots qui étaient dans son cœur lui échappèrent, sans qu'elle sût vraiment si elle les avait prononcés:

- Je vous aime!
- Et je vous aime, moi aussi, mon amour! lui souffla-t-il à l'oreille. C'est ce que je suis venu vous demander: quand nous marions-nous?

Elle crut avoir mal entendu. Cela devait faire partie du rêve qui emplissait son cœur.

- Je ne peux plus attendre, poursuivit-il. Je veux que vous soyez à moi, tout de suite. Et je ne tolérerai pas la discussion.

Alita retrouva aussitôt la raison. Au prix d'un effort surhumain, elle se dégagea et, craignant de s'évanouir, s'appuya au dossier d'une chaise.

- Vous voulez ... m'épouser? balbutia-t-elle, d'une voix à peine audible.

-Je vous l'ai dit: je vous veux à moi tout de suite.

Elle laissa échapper un petit cri d'animal blessé.

- C'est impossible! Absolument impossible!
- Pourquoi cela?
- Parce que... parce que je ne peux pas vous épouser.
- Pourtant, vous m'aimez?
- Oui, je vous aime ... Mais cela n'a rien à voir.
- J'aurais pensé le contraire!
- Non, non, vous ne comprenez pas!

Elle n'avait pas le courage de le regarder en face.

Il la prit par les épaules.

- Que me cachez-vous? Quel est ce secret auquel vous faites allusion depuis que je vous connais? Vous êtes déjà mariée?
- Oh non! Bien sûr que non!
- Et vous m'aimez?
- Vous le savez bien!
- Alors nous allons nous marier. J'ai déjà tout prévu.
- Mais ... comment avez-vous pu ...
- Depuis hier, je sais que vous m'aimez. Je savais aussi que vous feriez des difficultés, mais rien ne m'empêchera d'épouser la seule personne que j'ai jamais désiré prendre pour femme.

Elle, se décida enfin à lever les yeux sur lui.

- C est vrai?
- Mon tendre amour, c'est vrai. Je vous aime depuis que vous vous êtes évanouie dans la bibliothèque et que je vous ai portée sur le sofa. J'ai compris alors, que je devais veiller sur vous, vous protéger, malgré vous s'il le fallait.

Elle poussa un soupir déchirant.

- Si seulement vous saviez ce que cela représente pour moi de vous entendre parler ainsi ... Je vous aime, au point de ne plus voir, de ne plus entendre que vous ... Mais je ne peux pas vous épouser.

- Pourquoi?

Elle sentit qu'il allait de nouveau la prendre dans ses bras et, grâce à un effort dont elle ne se serait jamais crue capable, elle s'écarta de lui.

- Je vais vous dire ... ce que vous voulez savoir. Et non seulement vous comprendrez, mais vous n'aurez plus envie de m'épouser, répondit-elle d'une voix tremblante.

- Rien ne peut m'empêcher de vous aimer et de faire de vous ma femme, si vous êtes libre.

Il avait parlé de ce ton énergique et déterminé qu'il adoptait quand il était décidé à gagner une bataille. Elle se tut, joignit les mains et le regarda avec une expression si tragique, si déchirante, qu'il en fut profondément bouleversé.

- De quoi s'agit-il, mon amour? murmura-t-il tendrement. Si vous avez commis un crime, je vous protégerai; quoi que vous ayez fait, nous l'oublierons ensemble.

Elle essaya vainement de sourire: ses joues ruisselaient de larmes.

- Avant que je vous raconte tout... et que vous me quittiez, murmura-



t-elle, voulez-vous m'embrasser une dernière fois?

Il lui ouvrit les bras et elle s'y précipita. Il l'attira tout contre lui, la tenant si serrée qu'elle avait peine à respirer.

- Vous pensez vraiment que je pourrais vous quitter?

- Vous le ferez. Je le sais. Embrassez-moi, je vous en prie. Embrassez-moi. Et quand vous serez parti, je veux tout oublier excepté qu'un

jour... vous m'avez aimée.

- Je vous aimerai toujours. Ne parlez pas comme si c'était du passé. Vous êtes à moi, Alita, à moi parce que notre amour est plus grand que tout le reste. Plus grand que le crime ou le secret que vous essayez de me cacher.

Elle ne bougea pas, ne répliqua pas, mais il vit bien qu'elle n'en croyait rien. Il commença sérieusement à avoir peur.

- Je vous aime! S'exclama-t-il d'une voix rauque.

Cela ne signifie rien pour vous?

- Cela signifie plus que tout au monde! Avant de vous rencontrer, je pensais ne jamais connaître d'autre amour que celui que je portais à mes chevaux, et qu'ils me rendaient bien ... Et quand j'ai commencé à vous aimer, c'était comme si j'avais regardé vers la lune, la voyant loin, très loin, hors de ma portée. Et malgré tout, je vous aimais.

- Et maintenant?

- Je vous adore ... et c'est pourquoi je vais vous demander une faveur.

- Laquelle?

- Lorsque je vous aurai tout raconté, partez sans rien dire. Partez tout simplement. Je ne pourrais supporter votre pitié.

Les pleurs ruisselaient sur son visage mais elle ne le quittait pas des yeux. Sa voix se brisa sur les derniers mots et il couvrit aussitôt sa bouche de baisers. Il l'embrassa passionnément, ardemment, comme il ne l'avait encore jamais fait. Elle sentait qu'il luttait pour la conquérir, armé d'un amour violent, dominateur, exigeant. Et elle, qui l'aimait désespérément, ne demandait qu'à s'abandonner à lui, à tous ses désirs, complètement, absolument. « Oh! Mon Dieu! Laissez-moi mourir ... » pria-t-elle. Mais en même temps, un instinct sauvage, répondant au feu qui brûlait en lui, lui enjoignait de vivre.

Le temps s'était arrêté.

Soudain, comme s'ils avaient senti tous les deux que le moment de vérité était venu, elle s'arracha à lui et s'approcha de la fenêtre sans qu'il fît rien pour la retenir.

Malgré le soleil qui brillait dans le ciel, la journée lui paraissait grise et les jardins semblaient ensevelis dans un linceul d'ombre.

Il attendait. Mais pendant un moment interminable, les mots refusèrent de sortir de ses lèvres. Elle avait l'impression d'avoir été brusquement frappée d'une paralysie qui engourdissait jusqu'à son cerveau.

Enfin, elle murmura d'une voix tremblante:

- Le ... le duc est mon oncle!

- Votre oncle? s'écria-t-il, stupéfait.

- Mon père, lord Edward Lang, était son frère cadet. Il était très différent, à tout point de vue. Il aimait ... la gaieté et toutes les bonnes choses de la vie qui lui était refusées.

- Pourquoi lui étaient-elles refusées?

- Parce que, comme il est d'usage en Angleterre, c'est le fils aîné qui avait hérité de tout. Mon père recevait une maigre rente et après avoir épousé ma mère, il a toujours eu du mal à ... joindre les deux bouts.

- Et le duc ne l'aidait pas?

- Il est lui-même à court d'argent, comme vous avez pu vous en rendre compte.

Comme il ne répondait pas, Alita poursuivit, le dos toujours tourné:

- Au, fil des ans, mon père s'est progressivement endetté. Puis ma mère est tombée gravement malade. Pour la sauver, il fallait une opération coûteuse.

- Sûrement, le duc ... commença Clint Wilbur.

- Mon perré allait faire appel à lui quand quelque chose d'imprévu, de



terrible, est arrivé.

- Quoi donc?

- Il a endossé un chèque de plusieurs milliers de livres pour aider un ami en difficulté. Une dette d'honneur, qui aurait pu lui attirer de graves ennuis et qu'il devait rembourser à mon père dans la semaine ...

- Je vois. L'ami a disparu.

- Non! Non! Il n'aurait jamais fait une chose pareille. Il a été tué, à la chasse ...

- Qu'a fait votre père?

On eût dit qu'elle ne pouvait se résoudre à parler.

Finalement, elle murmura:

- Il avait... beaucoup bu. Et il est allé à son club, à Saint-James, Et...

De nouveau, il y eut un silence et elle reprit précipitamment, comme pour en finir au plus vite avec cette évocation douloureuse:

- Il a triché aux cartes! Tout le monde autour de lui s'en est aperçu. Il n'était pas question d'essayer d'étouffer l'affaire. C'était la honte, non seulement pour nous mais pour toute la famille!

Nouveau silence. Elle acheva, d'une voix presque inaudible:

- Il ... s'est tiré un coup de revolver. C'était la seule chose honorable qui lui restait à faire.

Voilà. Maintenant il savait. Elle enfouit sa tête dans ses mains. Il lui était impossible d'exprimer l'horreur qui avait suivi: la colère de son oncle, la mort de sa mère un mois plus tard et la décision prise de la faire disparaître en attendant que l'affaire soit peu à peu oubliée.

« Personne ne voudra de toi, avait dit le duc d'un ton sec et méprisant. Personne n'acceptera de se compromettre avec la fille d'un tricheur. Tu ne pourras même pas gagner ta vie, sans aucune référence. Je vais

te prendre au château, mais tu te tiendras à l'écart de tous mes amis. Personne, à l'exception des domestiques qui te connaissent depuis toujours, ne devra soupçonner que tu es ma nièce. »

Il avait ajouté, amer:

« J'ai honte, profondément honte de la conduite de mon frère. Mais il est mort, ta mère est morte, et pour le reste du monde tu dois être morte aussi! »

Alita avait eu l'impression d'être déjà dans la tombe. Longtemps, elle avait erré dans le château comme un fantôme, à tel point qu'elle était surprise lorsque quelqu'un la remarquait. Puis elle avait commencé à beaucoup s'occuper des chevaux, à se construire un semblant de vie à elle.

La duchesse l'avait toujours méprisée. Quant à son oncle, il voyait en elle une tache sur le blason des Langstone. Il la détestait, au même titre qu'il détestait la mémoire de son frère.

Elle attendait en pleurant, la tête dans les mains, que Clint Wilbur s'en aille, sorte définitivement de sa vie. Elle avait l'impression qu'on lui plongeait des milliers de poignards dans le cœur... Mais elle n'entendait toujours rien.

- Et c'est tout? demanda-t-il soudain.

Il y avait dans sa voix un accent qu'elle ne comprit pas. Que répondre à cette question? Elle se mit à pleurer de plus belle. Qu'il parte! Que cesse ce supplice! Qu'elle puisse enfin se laisser aller à son désespoir!

Tout à coup, il la prit dans ses bras et la serra contre lui.

- Ma chérie, mon amour! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt? Vous croyez vraiment que cela a la moindre importance?

- Mais ... mon père a triché! bégaya-t-elle, persuadée qu'il avait mal compris. Il a triché aux cartes!

- On prétend que le mien a triché pour s'emparer de toute une ligne de chemin de fer! Quant à mon grand-père, il a volé une mine d'or à son

associé, répondit-il gaiement.

Il lui écarta les mains du visage, et Alita, stupéfaite, vit qu'il souriait.

- Pensez-vous vraiment, mon petit ange ridicule et absurde, que quelques cartes, même manipulées par votre père, pourraient m'empêcher de faire de vous ma femme?

Elle le regarda, n'en croyant pas ses oreilles. Il poursuivit:

- Je suis prêt à tricher n'importe où, à truquer les courses et, bien entendu, à tromper votre oncle, si c'est la seule façon de vous obtenir! C'est d'ailleurs ce que j'ai l'intention de faire ...

Et il se mit à l'embrasser, coupant court à toute velléité de protestation de sa part.

Alita était radieuse et rougissante. Clint Wilbur la regarda en souriant.

- Montez vite, mon ange. Prenez la robe que vous portiez hier soir et l'autre costume. Vous n'aurez besoin de rien d'autre.

- Mais comment... Je ne comprends pas, bredouilla-t-elle, encore troublée par cette étreinte passionnée qui avait fait naître en elle des émotions inconnues.

- Nous allons nous marier. Vous l'avez oublié?

- Tout de suite?

- Dans quelques heures. Plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra.

- Mais ... sans prévenir oncle Lionel?

- Je m'en charge, répondit-il brutalement. Je vais lui laisser un mot. C'est tout ce qu'il mérite!

- Il a toujours prétendu que personne n'accepterait de m'épouser.

- Excepté moi! fit Clint en souriant. Et je suis heureux, très heureux, de ne pas avoir de rival.

Il lui prit tendrement le menton.

- Savez-vous à quel point vous êtes belle? Je vais être un mari très jaloux!

- Pensez-vous vraiment que je pourrais m'intéresser à quelqu'un d'autre que vous ? .. Je vous aime tellement. .. Pour moi, il n'existe aucun autre homme Sur la terre.

Emu par la passion qui vibrait dans sa voix, il posa sa joue Contre la

sienne.

- Je vous aime aussi ... Mais nous aurons tout le temps de nous le dire. Pour l'instant, j'ai hâte de partir. Le train nous attend.

- Le train? Mais où allons-nous?

- En Irlande. J'ai pensé que ce serait une expérience nouvelle pour nous deux de chasser là-bas cet hiver. Nous nous marierons en route et lorsque nous rentrerons à Marshfield, vous serez ma femme et je défie quiconque de vous témoigner moins de chaleur qu'à moi-même.

- Mais ... Et oncle Lionel?

- Ce qu'il peut faire ou ne pas faire ne tire pas à conséquence. Mais je suis à peu près sûr qu'il aura la sagesse de se montrer courtois avec la femme de Son voisin.

C'était probable, étant donné le profit qu'il pouvait en espérer. Une fois surmonté le choc, il trouverait bien une manière d'expliquer leurs relations. De toute façon, pourvu qu'elle soit avec son mari, Alita n'avait Cure du reste.

- Mais que vont devenir les chevaux en attendant?

- Ils seront en bonnes mains, y compris Flamingo. Burt m'a promis de s'en occuper; il va chasser avec le Quexby en attendant notre retour.

- Vous avez pensé à tout! fit-elle en soupirant.

Mais quand même ... j'ai peur.

- De moi?

- Non! Bien sûr que non! Peur de fuir de cette façon. Mon oncle va être furieux.

- Il s'en remettra, fit Clint d'un ton sarcastique.

Et je ne veux plus vous voir dans cet état! Cessez de discuter et de vous inquiéter!

Elle se pressa contre lui.

- Je ne discute pas, mais ... comment puis-je me marier en tenue d'amazone?

- Elle vous va très bien. Cependant, rassurez-vous: vous trouverez une robe et tout ce qu'il vous faut dans le train.

- Vous êtes fantastique! s'écria-t-elle. Comment pouvez-vous être si merveilleux avec moi?

Sa voix se brisa. Ce n'était pas possible! Cela ne pouvait pas être vrai! Méprisée, ignorée, rejetée depuis si longtemps, l'amour de Clint était presque plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il murmura doucement:

- Tout cela est du passé, ma chérie. L'avenir nous appartient.

Il sortit un mouchoir de sa poche qui fleurait bon l'eau de Cologne et lui essuya ses larmes, ce qui ne fit que la faire pleurer de plus belle.

- Dépêchez-vous d'aller faire vos bagages! Nous aurions tant de choses à nous dire! Mais votre oncle et votre tante pourraient bien arriver et nous trouver encore là, plantés comme des statues!

C'était ce qu'il fallait pour la mettre en mouvement. Elle ne craignait rien tant que d'affronter la colère du duc et les aigres remarques de sa tante. Clint serait là pour la défendre, bien sûr, mais le charme serait rompu. C'était trop beau, trop pareil à un conte de fées pour que ce rêve soit gâché par des querelles et des récriminations.

- J'y vais, fit-elle, non sans pouvoir s'empêcher de lui donner un dernier baiser.

Il l'attira violemment contre lui, les yeux brûlant de désir. Mais il la relâcha aussitôt. Tarder davantage aurait été imprudent.

- Je vous donne cinq minutes, pas une seconde de plus! Où puis-je laisser un billet à votre oncle? - Vous trouverez un secrétaire dans la bibliothèque, fit-elle en se précipitant vers l'escalier.

Elle attrapa la valise qu'elle avait cachée sous le lit, en ôta son vieux

costume et ses bottes, emballa son habit noir et sa somptueuse robe jaune en prenant grand soin de la protéger par des quantités de papier de soie. Elle sortit ensuite les deux cartons à chapeaux de la penderie, posa la toque grise sur sa tête et s'approcha de son miroir étonnée par sa propre image. Etait-ce bien là cette jeune femme qui, auparavant, ne se contemplait jamais dans une glace?

Une immense gratitude l'envahit à la pensée de l'extraordinaire changement qui venait de s'opérer dans sa vie. « Merci! Merci, mon Dieu! », Murmura-t-elle. Elle adressa même une prière à son père: où qu'il se trouve, il savait maintenant qu'elle ne souffrirait plus à cause de lui. « Je comprends pourquoi tu as agi ainsi, papa, mais le cauchemar est terminé. J'ai trouvé l'amour... l'amour d'un homme qui n'est pas scandalisé comme les autres.»

Et pourtant, un léger doute subsistait en elle. Et si Clint n'avait réagi ainsi que par gentillesse? Si, au fond, il souffrait que sa femme soit la fille d'un homme renié par tous? Elle avait vécu si longtemps dans l'idée qu'un gentleman qui triche aux cartes ne peut plus marcher la tête haute que la honte ne la quittait plus. Et si, et si ... Et si Clint n'avait pas vraiment saisi ce que tout cela représentait?

Sa valise dans une main, ses cartons à chapeaux dans l'autre, elle dégringola l'escalier. Elle était presque arrivée quand Barnes l'aperçut. Manifestement interloqué, il s'empessa de l'aider.

- Vous auriez dû m'appeler, mademoiselle Alita, fit-il d'un ton de reproche, avec cette familiarité qu'ont parfois les vieux domestiques. Vous partez?

C'était justement la question qu'elle se posait.

Laissant sa valise aux pieds de Barnes, elle courut jusqu'à la bibliothèque. Clint avait fini sa lettre et la déposait bien en vue, appuyée à l'encrier d'argent qui se trouvait sur le bureau du duc. Il se leva en la voyant.

- Vous êtes prête, ma chérie?

- Je voudrais d'abord ... vous demander quelque chose.

- Qu'est-ce qui vous tourmente?

- C'est juste que ... je veux être sûre que vous avez bien compris ce que je vous ai dit. Etes-vous conscient que le crime de mon père ne lui sera jamais pardonné? Que les gens seront gênés, choqués, quand ils sauront qui je suis? Supposez qu'alors vous cessiez de m'aimer, que vous regrettiez de m'avoir épousée ...

Clint lui sourit tendrement.

- Je vous ai déjà dit que ma famille avait commis toutes sortes d'actions qui feraient tressaillir d'horreur vos délicats Anglais. Personnellement, cela m'est complètement égal! Et si je cesse un jour de vous aimer, il sera toujours temps de s'inquiéter. Mais je suis prêt à parier que cela ne se produira jamais!

- Comment pouvez-vous en être si sûr?

- Parce que je vous aime. Je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne avant vous.

Tout à fait rassurée, Alita rayonnait de bonheur. - Laissez les événements suivre leur cours ou, mieux encore, laissez-moi les prendre en main. De toute façon, si l'Angleterre ne voulait pas de nous, ce ne sont pas les autres pays qui manquent! L'Irlande ... la France ... J'ai toujours caressé l'idée de chasser le sanglier. Et si nous voulons monter de magnifiques chevaux, que rêver de mieux qu'un voyage en Hongrie?

- Oh! Clint!

Elle en perdait le souffle. Il continua:

- J'ai encore bien d'autres suggestions à vous faire. Mais allons-y! J'ai le sentiment que vous allez bientôt avoir faim. Qu'avez-vous pris au petit déjeuner ce matin?

Elle se mit à rire. Cela ressemblait tellement à Clint de s'inquiéter de son petit déjeuner quand il lui semblait qu'elle n'aurait jamais plus



besoin d'autre nourriture que ses baisers!

Il sourit comme s'il connaissait d'avance sa réponse. Puis il lui prit la main et l'entraîna dans le hall où le vieux Barnes les attendait, la valise et les deux cartons à ses pieds.

- Vous les emportez avec vous, mademoiselle Alita? Vous partez?

- Oui, Barnes, je m'en vais. Voulez-vous dire au duc qu'il y a une lettre pour lui sur son bureau, dans la bibliothèque? Au revoir, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

- Au revoir, mademoiselle, répondit-il, visiblement surpris. Et bonne chance, où que vous alliez!

Un cabriolet tiré par quatre magnifiques chevaux les attendait devant le perron. Alita monta dans la voiture, le palefrenier aida Barnes à installer les valises et l'équipage s'ébranla. Clint le conduisait avec la même maîtrise qu'il manifestait en selle.

- Est-ce que nous allons prendre votre train privé? demanda Alita.

Elle ne voyait déjà plus le château, elle qui, jusqu'à ce matin, s'était crue emprisonnée à jamais dans ses murs de pierre grise.

- Le mien est en Amérique, répondit Clint. J'ai emprunté celui-là à un ami, le comte de Derby. Je crois que vous le trouverez à votre goût.

Alita poussa un petit soupir de satisfaction.

- J'ai toujours rêvé de voyager dans un train privé. J'ai été très jalouse de Nellie Farren et de Mlle Wadman quand j'ai appris que vous en aviez mis un à leur disposition!

- Vous n'aviez pas d'autre raison d'être jalouse? Elle se rapprocha de lui, résistant à la tentation de poser sa joue sur son épaule.

- Mademoiselle Wadman est votre compatriote et ... elle est tellement séduisante!

- De même que Nellie Farren, répondit Clint en souriant. Et pourtant, je suis tombé amoureux d'un petit pur-sang qui avait grand besoin

d'être pansé, et j'ai bien du mal à songer à autre chose!

- J'ai l'impression de rêver! Je vais me réveiller, retrouver mes chevaux, les seuls à qui il importe que Je sois morte ou vivante ...

- Comme je vous l'ai déjà dit, tout cela c'est le passé. Bien d'autres choses vous attendent. Des chevaux aussi, bien sûr, mais surtout ... moi!

Cette fois, elle ne résista pas et posa sa joue sur la sienne, dans un geste qui l'émut profondément.

- Il n'y a plus rien ... que vous, murmura-t-elle.

Alita chevauchait, doucement et sans effort un étrange cheval, dont la foulée était bien différente de tout ce qu'elle connaissait. Reprenant conscience, elle s'aperçut qu'elle n'était pas en selle, mais étendue sur un lit moelleux, bercée par un grondement de roues. Deux bras solides l'enlacèrent.

- Déjà réveillée, mon ange?

- Oh! Clint, mon chéri!

Eperdue d'amour, elle se serra impulsivement contre lui, comme pour vérifier qu'il était vraiment là.

- Le train vient de partir. Il est encore très tôt.

Nous arriverons à Holyhead vers midi.

Elle l'écoutait, le cœur plein d'allégresse. Elle était là avec Clint et ils roulaient ensemble, laissant loin derrière eux les tracas, les ennuis, les soucis. Elle n'arrivait pas encore à croire à tous ces changements, qui avaient bouleversé sa vie depuis la veille, depuis qu'elle avait trouvé Clint l'attendant au salon.

Ils avaient parcouru presque cinq kilomètres avant d'atteindre la gare la plus proche où les attendait un petit train dont l'aspect disait assez qu'il était réservé à des gens très riches et très importants.

Alita avait l'impression qu'on lui avait donné une maison de poupée.

Elle l'avait exploré avec une curiosité enfantine. Le salon était rempli de fleurs et ses fauteuils confortables étaient tapissés de brocart. Le compartiment-couchettes, qu'elle découvrit en rougissant, était meublé d'un grand lit de cuivre. Il y avait encore un autre compartiment réservé à Clint. Le valet, et la femme de chambre que Clint avait engagée pour veiller sur sa jeune épouse, étaient installés dans le wagon suivant. Puis venaient la cuisine et les compartiments réservés au personnel. Tout cela lui paraissait fascinant.

Plus extraordinaire encore, Clint lui avait procuré toute une garde-robe. Elle avait appris par la femme de chambre que le fourgon de tête contenait des douzaines de malles en cuir!

- Comment pouviez-vous savoir que je porterais tout cela un jour? lui demanda-t-elle.

- J'avais décidé de vous épouser et rien n'aurait pu m'en empêcher!

- Supposez, après tout le mal que vous vous êtes donné et les dépenses que vous avez faites, que vous ayez changé d'avis?

- Je vous ai déjà dit que j'étais prêt à vous épouser même si vous aviez commis un meurtre. De quel autre crime auriez-vous pu vous rendre coupable? Je vous vois mal pillant une banque, par exemple.

- Les hommes comme vous ne se trouvent que dans les romans! Vous n'existez pas vraiment!

- Je me charge de vous prouver que j'existe bel et bien! Mais il serait plus sage de nous marier d'abord!

Elle enfouit en rougissant son visage contre sa poitrine mais se redressa vivement car les domestiques, vêtus de la livrée de leur maître, apportaient le déjeuner. Le champagne, selon Clint, était obligatoire en pareille circonstance. La nourriture était délicieuse mais Alita le remarqua à peine. Elle s'était depuis longtemps noyée dans les yeux bleus de l'homme assis en face d'elle et buvait ses paroles ...

Elle s'était changée pour revêtir une robe qui lui allait aussi

parfaitement que celle de la veille. Elle n'était pas blanche, comme l'aurait voulu la tradition, mais elle avait ce bleu très doux des brumes matinales. Elle lui rappelait Clint surgissant au galop au travers d'un rideau d'arbres, comme s'il sortait d'un monde magique pour venir à sa rencontre. C'était une exquise robe à tournure dont la veste ajustée révélait les tendres courbes de sa silhouette et soulignait la finesse de sa taille.

Après que la femme de chambre lui eut arrangé ses cheveux, Alita était entrée dans le salon et s'était plantée devant Clint en demandant timidement:

- Est-ce que ... je vous plais?

A sa voix et à son regard, il comprit que cette question était vitale pour elle.

- Vous êtes belle, mon ange. Plus belle que tout ce que j'avais imaginé!

- Vraiment?

Il se leva et la prit dans ses bras.

- Quand je vous aurai dit, encore et encore, que vous n'êtes pas seulement belle, mais adorable, irrésistible, désirable, vous finirez par devenir vaniteuse, murmura-t-il.

Il la regarda un long moment, puis il lui embrassa les yeux, les joues, et posa enfin sa bouche sur ses lèvres entrouvertes et frémissantes.

Clint lui offrit un bouquet d'orchidées blanches en forme d'étoile. Ce qui donna à Alita non seulement l'air, mais aussi le sentiment d'être vraiment une jeune mariée.

Il lui fit cadeau également d'une bague de fiançailles - un saphir entouré de diamants - et d'un collier à deux rangs de perles fines qu'il lui accrocha lui-même, profitant de l'occasion pour embrasser la ligne pure de son cou. Elle lui tendit ses lèvres et, brûlant d'un même feu, ils se retrouvèrent unis comme dans un brasier ardent.

- Je vous aime ... souffla-t-elle. Comment vous remercier autrement

qu'en vous répétant encore et encore que je vous aime?

- Je répondrai à cette question plus tard, répondit-il d'une voix rauque.

Il l'embrassa à nouveau avec passion, comme poussé par une force qu'il n'arrivait pas à dominer.

Le train fit une halte dans une petite gare qui devait desservir le domaine de quelque grand propriétaire terrien. Ils montèrent dans un attelage qui les attendait et, bientôt, un clocher se profila à l'horizon.

- Telle que vous êtes, j'ai pensé que vous auriez une préférence pour une petite église de campagne.

- Oh! oui, sans compter que je ne tiens pas à ce que toute une foule soit là à nous regarder.

- C'était aussi mon idée. Le comte de Derby s'est chargé de tout arranger en conséquence. Il nous a même offert son hospitalité ... que j'ai refusée.

- J'en suis très heureuse. Je n'ai qu'une envie, être seule avec vous!

L'église était remplie de fleurs blanches: des orchidées assorties au bouquet d'Alita et des lys gigantesques qui embaumaient l'air.

Le pasteur les attendait devant l'autel. La cérémonie fut paisible, émouvante. Clint prononça ses vœux d'une voix grave et profonde, alors qu'Alita ne réussit à émettre qu'un timide murmure.

Elle priait avec ferveur pour qu'il l'aime toujours, pour qu'elle corresponde exactement à la femme qu'il cherchait. Le pasteur les bénit et, après avoir signé le livre dans la sacristie, ils quittèrent l'église et retournèrent à la voiture. Alita serrait la main de Clint.

- Suis-je réellement votre femme? Etes-vous sûr que personne ne peut prétendre que c'est ... illégal, m'empêcher de vous appartenir?

Elle n'arrivait pas encore à y croire et l'inquiétude faisait trembler sa voix.

- Vous êtes ma femme, répondit Clint fermement. Je veux que vous

ayez foi en notre amour, que vous soyez convaincue que rien désormais ne pourra plus nous séparer.

- C'est mon plus cher désir, murmura-t-elle.

De retour dans le train, il l'embrassa de telle façon qu'elle eut l'impression que son cœur lui sautait hors de la poitrine. Puis ils allèrent s'asseoir sur le sofa.

- Lorsque vous m'avez embrassée pour la première fois, j'ai eu envie de mourir. Mais maintenant, cela me donne envie de vivre!

- Non seulement vous allez vivre, mon ange, mais vous allez être heureuse. Songez à tout le temps que vous avez à rattraper!

Il posa ses lèvres sur l'anneau qu'elle portait au doigt et ajouta:

- J'ai tant à vous apprendre! C'est la tâche la plus exaltante que j'aurai entreprise dans ma vie!

- Plus exaltante que les courses de chevaux? fit-elle d'un ton taquin.

- Je viens d'en gagner une: la course de l'amour.

J'ai passé la ligne d'arrivée et il ne vous reste plus qu'à m'en accorder le prix.

- Le prix ... c'est moi?

- Et qui voulez-vous que ce soit? Je vous désire plus que tout au monde ...

Sa voix vibrait d'une telle passion, ses yeux brillaient d'un tel feu qu'elle se cacha le visage contre sa poitrine et chuchota:

- Apprenez-moi... je vous en prie, apprenez-moi à vous aimer comme vous voulez être aimé.

Peu après le dîner, le train s'arrêta sur une voie de garage de façon à ce qu'ils pussent passer la nuit tranquilles. Plus tard, beaucoup plus tard, Alita murmura:

- Je suis si heureuse ... J'ai envie de pleurer.

- Ah! Ça non, ou je vais me fâcher! Dorénavant,

les larmes doivent faire place aux sourires et aux rires! Je ne veux plus jamais te voir cet air malheureux que tu avais quand je t'ai rencontrée pour la première fois.

- Je ne savais pas que tu faisais attention à moi!

- Comment aurais-je pu ne pas remarquer une pareille cavalière?

- Ce n'est pas la même chose! Cela n'a rien à voir avec moi, ou avec mon expression.

- J'ai vite découvert ta véritable personnalité.

- Si j'avais su! Soupira-t-elle. J'étais tellement convaincue que je n'intéresserais jamais personne que je ne prenais aucun soin de mon apparence.

- Je m'en suis rendu compte! répondit-il, amusé.

Alita se serra contre lui.

- Comment as-tu deviné que je pouvais être très différente?

- Je ne te voyais pas seulement avec mes yeux mais avec mon cœur.

- Ecoute-le toujours, je t'en prie, et il te dira combien je t'aime.

- Tu n'as plus de doutes, à présent?

- Je n'aurais jamais imaginé qu'on pouvait éprouver des sensations pareilles ... L'impression de voler dans les cieux, de plonger dans la mer... C'est extraordinaire, divin ...

- Voilà ce que je veux que tu ressentes ... toujours!

Alita lui posa la main sur la nuque comme pour l'attirer à elle.

- Il y a encore quelque chose que j'aimerais te dire, murmura-t-elle.

- Quoi donc?

- Je voudrais d'abord être sûre que tu me croiras.

- Je n'ai jamais mis en doute tes paroles, que je sache!

- Oui, mais cette fois, c'est assez différent.

- J'écoute, dit-il en posant ses lèvres sur ses cheveux.

Elle frissonna sous cette caresse à la fois tendre et possessive.

- Eh bien?

- Je veux que tu sois persuadé que rien ne serait changé pour moi si tu étais aussi pauvre que Job. Bien sûr, c'est merveilleux d'avoir des chevaux, un train privé, des propriétés un peu partout... Mais rien de tout cela n'a vraiment d'importance. Je t'aime parce que c'est toi, parce que tu es l'homme le plus merveilleux de la terre ... J'ai tellement peur que tu ne comprennes pas ...

Il la serra dans ses bras. Leurs cœurs battaient à l'unisson, leurs lèvres se touchaient presque.

- Je t'adore, mon ange. Mais tout ce que tu viens de me dire, je le savais déjà.

- Comment?

- Je l'ai compris quand je t'ai embrassée la première fois. J'ai senti que tu me donnais toute ton âme dans ce baiser, et j'ai compris aussitôt que c'était là ce que j'avais cherché toute ma vie.

- Oh! Clint...

- J'ai toujours rêvé de trouver la femme qui ne serait pas influencée, dans son amour pour moi, par le luxe que je pourrais lui offrir.

- Ainsi, tu savais que je n'attendais rien de toi! Dans la faible lumière qui filtrait au travers des rideaux, elle le vit sourire.

- J'ai eu les plus grandes difficultés à te faire accepter un nouvel habit, et il m'a fallu déployer des trésors d'ingéniosité pour te préparer un trousseau!

- J'en suis encore toute honteuse!



- Tu viens pourtant de m'expliquer que l'argent n'a aucune importance et que notre amour est la seule chose qui compte!

- Oui, c'est la seule chose qui compte ... Ce que tu m'as donné cette nuit, ce que j'ai éprouvé, aucune fortune au monde n'aurait pu me le procurer.

- Tu es ma femme, et c'est tout ce qui importe désormais. Ma femme à moi! Tout entière, et sans réserve. Répète-le-moi!

- Oh! Clint... Tu sais bien que je suis à toi! Il lui sourit tendrement.

- Cela n'a pas été sans lutte! Mais je t'avais prévenue: je parviens toujours à mes fins!

- En effet, j'en ai fait l'expérience!

- Et tu ne m'échapperas plus!

Il l'embrassa de nouveau, presque sauvagement, et elle se mit à trembler sous ses caresses. Il était le vainqueur, le conquérant, l'homme qui avait gagné la course de l'amour. Le feu qui courait dans leurs veines les embrasa tout entiers.

Dans le train qui les emportait, le bruit des roues leur renvoyait l'écho d'un même mot, inlassablement répété:

Amour. .. amour. .. amour!

## NOTE DE L'AUTEUR

Un scandale analogue au drame vécu par le père d'Alita éclata à Londres, en 1890, cinq ans après les événements relatés dans ce livre. Le lieutenant- colonel Sir William Gordon Cumming, un ami du prince de Galles, fut soupçonné d'avoir triché au baccarat au cours d'une soirée à Trandy Croft, dans le Yorkshire.

On l'obligea à signer un document par lequel il s'engageait à ne plus jouer aux cartes de sa vie entière, moyennant quoi les invités présents ce soir-là lui garantissaient le silence. Malheureusement, les bavardages allèrent malgré tout bon train et l'histoire se répandit jusqu'à Paris.

Gordon Cumming menaça d'intenter une action en diffamation contre ses accusateurs et voulut se retirer de l'armée. Mais sa requête fut rejetée et il fut traduit devant un tribunal militaire. Le prince de Galles lui-même fut cité à comparaître, ainsi que la plupart des distingués invités qui avaient participé à cette soirée.

Bien que Sir William ait toujours protesté de son innocence et que son avocat ait cru sans réserve en sa bonne foi, la Haute Cour de justice le déclara coupable émis de ses fonctions, exclu de tous les clubs, rejeté par la bonne société, Gordon Cumming fit à sa fille cette triste réflexion :

« Parmi la foule de mes relations, je croyais avoir au moins une vingtaine d'amis, mais aucun d'entre eux ne m'a plus jamais adressé la parole. »

C'est à la fin du siècle dernier que les spectacles du *Gaiety Theatre* prirent petit à petit le nom de « comédies musicales ». Nellie Farren en vedette et Mlle Wadman dans un rôle masculin firent de *Little Jack Sheppard* un succès foudroyant.